

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

— ♦ —
TRENTÉ-TROISIÈME ANNÉE
— ♦ —

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ET RUE RICHELIEU, 103
—

1865

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTE-TROISIEME ANNEE

PARIS

AT BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES FILLES

DU CALVAIRE, 103

1863

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

MADAME DE LA FAYETTE



N vit bien vite de notre temps, si vite qu'on n'a pas le loisir de remarquer ses contemporains, et que les plus nobles existences s'effacent comme la ride imprimée par le vent sur le sable de la plage ou du désert. Et cependant, il est fâcheux, il est profondément regrettable de laisser tomber dans le gouffre de l'oubli de beaux exemples, de grands noms, de saintes mémoires, qui, en des âges meilleurs, eussent inspiré les moralistes et les poètes. Essayons d'en sauver quelques-unes de l'universel naufrage, et de faire connaître aujourd'hui à nos jeunes lectrices une femme qui a passé par toutes les épreuves du bonheur et de l'infortune, qui a porté toujours avec la même dignité un nom tantôt élevé au Capitole, tantôt traîné aux Gémonies, et qui, dans les situations les plus diverses, n'a connu et suivi que le devoir, et n'a demandé de joie qu'aux plus touchantes affections.

Madame de la Fayette, femme de celui que l'on a nommé *le héros des deux mondes*, était fille du duc et de la duchesse d'Ayen, de l'illustre maison de Noailles. Son père, grand seigneur, instruit, aimable et spirituel, passait à la cour une grande partie de sa vie, et abandonnait à sa femme l'éducation de ses cinq filles. Jamais confiance ne fut mieux justifiée, car la duchesse d'Ayen, petite-fille du chancelier d'Aguesseau, réunissait les qualités les plus rares. Chrétienne austère, elle avait une foi admirable qui ne lui permettait d'envisager les choses de la terre que dans leurs rapports avec les choses du ciel. Ce mot de saint Paul : *Le juste vit de la foi*, semblait la devise de ses pensées et de ses actes. Sa haute raison, la chaleur de son cœur, son instruction peu commune

achevaient d'en faire une mère accomplie, et madame de la Fayette, qui a écrit sur sa mère une notice détaillée, dit en parlant de l'amour de la duchesse d'Ayen pour ses enfants : « Nous étions la » plus tendre affection de son cœur et le premier » objet de ses devoirs. A cette vive impression du cœur » le plus maternel qui fût jamais, se joignait la disposition fortement enracinée de faire la volonté de » Dieu, et d'accomplir son œuvre avec la confiance » de pouvoir dire un jour, à l'exemple de Jésus-Christ : *Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez » donnés.* »

L'éducation de ces jeunes filles, destinées à une si haute position dans le monde, fut profondément chrétienne, et empreinte d'une simplicité que nos mœurs ne connaissent plus. — Une gouvernante très-instruite leur apprenait les langues et l'histoire, mais c'était avec leur mère qu'elles lisaient la poésie, les morceaux choisis d'éloquence ancienne et moderne ; c'était leur mère qui formait à la fois leur goût et leur jugement, en raisonnant avec elles et sur leurs lectures et sur tout ce qui se présentait de nouveau à leurs yeux. C'était elle aussi qui les instruisait de la religion, et avec quel zèle et quels soins ! « Elle travaillait, dit encore madame de la Fayette, à mettre la vérité à notre portée, mais » surtout elle travaillait à rendre nos cœurs et » nos esprits dignes de la vérité. Elle voulait » que tout ce que nous voyions présentât un ensemble : les principes de la morale, l'histoire des » faits et la manière de profiter de tout cela. Dès la » plus tendre enfance, elle nous enseignait à ne pas » nous conduire par fantaisie, mais à goûter, dans » l'exercice de nos devoirs et même dans les jeux de » notre âge, le plaisir d'être dans l'ordre et sous les » yeux de Dieu. Que ne puis-je faire connaître l'éloquence qu'elle employait à graver dans nos cœurs

» les grandes vérités de la religion, à nous montrer » nos fautes et les moyens de les réparer! »

Aucun divertissement public n'entraînait dans le programme de cette noble éducation. Des conversations avec leur mère, des promenades, les fêtes de l'Eglise, un séjour à la campagne étaient les seuls plaisirs que l'on procurât à ces jeunes filles destinées à vivre à la cour, et elles se trouvaient parfaitement heureuses. Cette forte discipline domestique, en fortifiant leur âme, n'était rien à la joie innocente de leur âge.

Mademoiselle d'Ayen n'était pas tout à fait sortie de l'enfance, elle avait quatorze ans, quand elle épousa son cousin, le marquis de la Fayette, qui lui, n'avait que seize ans et demi. La jeune femme resta chez sa mère, le jeune marquis retourna à son régiment; mais tous les deux étaient pénétrés, l'un pour l'autre, d'un sentiment vif et sérieux qu'en rien ne vint altérer. Ils étaient unis depuis trois ans quand la révolution américaine éclata (1777), et excita en France, dans la jeune noblesse, un enthousiasme chevaleresque. Le marquis de la Fayette, plus sérieux que beaucoup d'autres dans son entraînement, partit pour le nouveau monde, et alla mettre au service de ce peuple luttant pour son indépendance sa vie et sa fortune. Il fut approuvé par sa jeune femme : elle l'aimait passionnément; mais, identifiée à toutes ses pensées, elle accepta cette séparation et toutes les chances d'une entreprise aussi hardie qu'éclatante.

L'absence du marquis dura cinq ans; elle fut suivie d'une ère de complet bonheur. M^{re} de la Fayette devint trois fois mère, et, auprès de son mari, au milieu des siens si aimés, portant un nom qu'entourait alors une popularité extrême, elle fut aussi heureuse qu'on peut l'être ici-bas. Mais la Révolution arrivait, et, avec elle, les dissentiments domestiques préludant aux catastrophes sanglantes qui devaient décimer tant de familles. Le rôle de la Fayette, sa confiance dans les idées révolutionnaires, le brouillèrent avec ses beaux-frères et avec presque tous ses parents, tous ses alliés. Sa femme lui demeurait inviolablement attachée, elle avait foi en sa droiture et en ses lumières, mais elle souffrait de la désunion qui éloignait d'elle ses amis les plus intimes et les plus chers, et ce n'était là que le prélude de ses maux. Deux de ses sœurs, madame de Grammont et madame de Montagu, émigrèrent et subirent pendant plusieurs années toutes les misères de l'exil. L'aînée de toutes, la vicomtesse de Noailles, n'avait voulu quitter ni la France ni sa mère, et, pendant la Terreur, elle fut arrêtée en même temps que la duchesse d'Ayen et la vieille maréchale de Noailles, octogénaire et presque privée de raison. Ces trois victimes furent traînées le même jour à l'échafaud. La jeune femme encourageait et soutenait son aïeule. La duchesse d'Ayen, fidèle à la pitié qui avait honoré sa vie entière, mourut avec une fermeté simple et résignée. On ne peut lire sans un frémissement d'admiration et de douleur le récit de ce sacrifice, ni les dernières paroles de ces nobles femmes, qui ne pensaient à Dieu que pour le bénir, à leurs ennemis que pour leur pardonner.

Pendant ce temps, M. de la Fayette, décrété d'accusation, avait dû quitter son armée, et, contraint de chercher à son tour un refuge sur la terre étran-

gère, il tomba à la frontière dans un poste autrichien. Retenu prisonnier, il fut, en dépit du droit des gens, transféré, d'abord à Wesel, puis à Olmütz, en Moravie. Sa femme subissait la même destinée : pendant que son mari était captif des partisans de la royauté, elle était jetée dans les prisons des terroristes. Rien ne fut comparable à la fermeté qu'elle montra dans ces épreuves et ces périls; elle plaida elle-même sa cause devant le tribunal du Puy, où elle fut emprisonnée d'abord. Transférée à Paris, elle y apprit l'immolation de sa mère, de sa sœur et de leur grand-mère, et elle écrivait de son cachot à son fils Georges : « L'idée de suivre des traces si chères chan- » gerait pour moi en douceurs les détails du dernier » supplice. » Le 9 thermidor la sauva de l'échafaud; mais elle portait un nom devenu odieux à la Révolution, et à cause de ce nom, jadis exalté au-dessus des autres, madame de la Fayette ne fut rendue à la liberté qu'en 1793.

Dès lors, elle n'eut qu'une pensée, elle voulait rejoindre son mari à Olmütz. Mais avec ce sentiment du devoir qui réglait toutes ses actions, elle assura avant tout le sort de son fils, en l'envoyant en Amérique au général Washington. Elle arrangea ses affaires de manière à sauvegarder les droits des créanciers de son mari; et, ces soins assurés, elle partit pour l'Autriche avec ses deux filles. Elle obtint une audience de l'empereur, qui lui accorda la permission de partager la prison du général de la Fayette. Le 15 octobre 1793, jour qu'elle considéra comme le plus beau de sa vie, elle arriva en vue des tours de la citadelle d'Olmütz, et alors, élevant les mains au ciel, cette héroïne de l'amour conjugal entonna le beau cantique de Tobie :

« Bénissez le Seigneur avec crainte et tremblement, » rendez hommage au Roi des siècles; pour moi, je » le bénirai dans cette terre où je suis captive! »

Rien ne peut se comparer à la surprise et à l'émotion qu'éprouva M. de la Fayette en voyant entrer dans sa prison sa femme et ses filles. Il ignorait tout ce qui s'était passé depuis trois ans en France, et sa femme eut à lui faire de cruelles révélations. Mais le bonheur d'être ensemble jeta un voile sur les douleurs du passé et sur les rigueurs du présent. Le régime de la citadelle était des plus durs, et ne s'adoucit nullement pour les pauvres prisonnières. Deux cellules, meublées d'un grabat sans rideaux, servaient aux époux. Aucune communication avec l'extérieur, ni livres ni journaux ne leur apportaient des nouvelles de France, et quand madame de la Fayette voulut rassembler ses souvenirs et écrire la vie de sa mère, elle fut obligée de se servir d'un cure-dent et d'un morceau d'encre de Chine, et de tracer à la dérobée quelques lignes sur les marges d'un volume de Buffon.

Mesdemoiselles de la Fayette étaient renfermées, la nuit, dans un autre cachot que celui de leurs parents. « Quand le commandant et un gros caporal- » geôlier viennent décadénasser nos portes, écrivait » madame de la Fayette à sa tante, madame de Tessé, » toute la garde est rassemblée dans le corridor à » l'entrée de nos chambres, entr'ouvertes par deux » sentinelles. Vous ririez de voir nos filles, l'une en » rougissant jusqu'aux oreilles, l'autre faisant une » mine tantôt fière, tantôt comique, passer sous les

» sabres croisés sur les portes de nos cellules, qui se » referment aussitôt. »

La santé de madame de la Fayette se altéra dans ce triste séjour, mais rien ne put la décider à l'abandonner; elle y passa plusieurs années, soutenue par l'amour et le devoir, heureuse des consolations qu'elle apportait à son mari, et ne sentant qu'une seule privation, celle des secours religieux, qui n'avaient pas le droit de pénétrer dans la sombre forteresse. En 1800, elle fut rendue à la liberté, ainsi que son mari, et ils revinrent en France. Un des premiers soins de madame de la Fayette fut de chercher la sépulture de sa mère et de sa sœur, et, lorsqu'elle l'eût trouvée à Picpus, lieu où seize cents victimes de la Terreur furent ensevelies, elle y éleva un monument, qui devint plus tard un couvent de femmes vouées à la prière et à la pénitence. C'est là, et non dans les caveaux des Noailles, qu'elle a voulu reposer à son tour. Ce fut en 1808 que cette belle vie, usée par le dévouement et les chagrins, se termina. Madame de la Fayette n'avait pas cinquante ans. Son mari a rendu à ses incomparables vertus un touchant hommage dans une lettre intime, qui n'a été publiée que lorsque lui-même eut payé son tribut à la mort. Il écrivait à M. de Maubourg :

«..... On vous aura déjà parlé de la fin angélique de cette incomparable femme. J'ai besoin de vous en parler encore, ma douleur aime à s'épancher dans le sein du plus constant et du plus cher confident de toutes mes pensées, au milieu de ces vicissitudes où je me suis cru si malheureux. Mais, jusqu'à présent, vous m'avez trouvé plus fort que la circonstance; aujourd'hui, la circonstance est plus forte que moi.

» Pendant les trente-quatre années d'une union où sa tendresse, sa bonté, l'élévation, la délicatesse, la générosité de son âme charmaient, embellissaient, honoraient ma vie, je me sentais si habitué à tout ce qu'elle était pour moi, que je ne la distinguais pas de ma propre existence. Je croyais bien l'aimer, avoir besoin d'elle, mais ce n'est qu'en la perdant que j'ai pu démêler ce qui reste de moi pour la suite d'une vie pour laquelle maintenant il n'y a plus de bonheur ou de bien-être possible. Il ne me reste que le souvenir de cette femme adorable à qui j'ai dû un bonheur de tous les instants, sans le moindre nuage. Quoiqu'elle me fût attachée, je puis le dire, par le sentiment le plus passionné, jamais je n'ai aperçu en elle la moindre nuance d'exigence, de mécontentement, jamais rien qui ne laissât libre carrière à toutes mes entreprises; et, si je me reporte aux temps de notre jeunesse, je retrouverai en elle des traits d'une délicatesse, d'une générosité inouïes. Vous savez comme moi tout ce qu'elle a été, tout ce qu'elle a fait pendant la Révolution. Ce n'est pas d'être venue à Olmütz, comme le disait Charles Fox, « sur les ailes de l'amour et du devoir, » que je veux la louer ici, mais c'est de n'être partie qu'après avoir pris le temps d'assurer, autant qu'il était en elle, la bien-être de ma tante et les droits de mes créanciers; c'est d'avoir eu le courage d'envoyer Georges en Amérique. Quelle noble imprudence de cœur à rester presque la seule femme de France compromise par son nom, qui n'ait jamais voulu en changer! Chacune de ses pétitions ou réclamations a commencé par ces mots : *La femme la Fayette*. Et nous avons vu combien cette femme si élevée, si coura-

geuse dans les grandes circonstances était bonne, simple, facile dans le commerce de la vie; trop facile et trop bonne, si la vénération qu'inspirait sa vertu n'avait composé de tout cela une manière d'être à part. C'était aussi une dévotion à part que la sienne. Je puis dire que, pendant trente-quatre ans, je n'en ai pas éprouvé un instant l'ombre de gêne, que toutes ses pratiques étaient sans affectation, que jamais elle ne m'a exprimé autre chose que l'espoir, qu'en y réfléchissant, avec la droiture d'âme qu'elle me connaissait, je finirais par être convaincu. Ce qu'elle m'a laissé de recommandations est dans le même sens, en me priant de lire, pour l'amour d'elle, quelques livres que, certes, j'examinerai avec un véritable recueillement. Elle appelait la religion, pour me la faire mieux aimer, *la souveraine liberté*; de même qu'elle me citait avec plaisir ces mots : *Jésus-Christ est mon seul maître*. Elle a souvent exprimé, dans le cours de son délire, la pensée qu'elle irait au ciel, et elle m'a dit plusieurs fois : « Cette vie est courte, troublée... réunissons-nous en Dieu, passons ensemble l'éternité. » Elle m'a souhaité, et à nous tous, *la paix du Seigneur*.

» Quelquefois on l'entendait prier dans son lit. Il y eut, une de ces dernières nuits, quelque chose de sublime dans la manière dont elle récitait deux fois de suite, d'une voix forte, un cantique de Tobie, le même qu'elle avait récité à ses filles en apercevant les clochers d'Olmütz. Voilà comment cet ange si tendre a parlé dans sa maladie, ainsi que dans les dispositions qu'elle avait faites, il y a quelques années, et qui sont un modèle de tendresse, de délicatesse et d'éloquence du cœur.

» C'est lundi que cette angélique femme a été portée, comme elle l'avait demandé, auprès de la fosse où reposent sa grand-mère, sa mère et sa sœur, confondues avec seize cents victimes; elle a été placée à part, de manière à rendre possibles les projets futurs de notre tendresse.

» Adieu, mon cher ami; vous m'avez aidé à surmonter quelques accidents bien graves et bien pénibles, auxquels le nom de malheur peut être donné jusqu'à ce qu'on ait été frappé du plus grand des malheurs du cœur; celui-ci est insurmontable, je suis dévoué à un culte hors de ce monde (et j'ai plus besoin que jamais de croire que tout ne meurt pas avec nous). Pourtant, je me sens toujours susceptible des douceurs de l'amitié, et quelle amitié que la nôtre, mon cher Maubourg! Je vous embrasse en son nom et au mien.

» LA FAYETTE. »

Cette belle lettre couronne dignement la vie de madame de la Fayette. N'est-il pas dit dans la sainte Écriture, à propos de la femme forte : *Son mari mettra sa confiance en elle; il se lèvera et publiera ses louanges!*

Ajoutons que le lieu où repose madame de la Fayette, occupé aujourd'hui par les religieuses de l'Adoration-Perpétuelle, offre au fond du sanctuaire, sur de grandes tables de marbre, les noms des seize cents victimes immolées au *peuple-roi*, selon l'expression d'André Chénier. Lui-même, le grand poète, est enseveli là, avec Roucher, Lavoisier, avec des nobles, des prêtres, des paysans, des financiers, des servantes, des religieuses, car tous les rangs ont livré des victimes innocentes à la Terreur.

BIBLIOGRAPHIE.

LONDRES

POUR CEUX QUI N'Y VONT PAS

PAR M. ANTONIN RONDELET (1).

Ce livre est une photographie bien fidèle du talent de son auteur : il est vrai, spirituel et sensé ; on y trouve le jugement délicat, l'esprit vif et solide, la perspicacité particulière qui distinguent tous les ouvrages de M. Rondelet ; c'est une lecture charmante et qui semble particulièrement destinée aux soirées passées en famille.

M. Rondelet n'a pas décrit Londres, il décrit peu en général, et d'ailleurs il existe tant de descriptions de Westminster et de saint Paul, de la Tour et des Docks, de la Cité et du West-End, qu'on est charmé de trouver un voyageur qui vous initie à la vie anglaise, en laissant de côté les rues et les monuments. C'est là ce que fait M. Rondelet ; il est arrivé à Londres sans préjugés ni antipathie, voyant, selon le conseil de saint François de Sales, *le prochain* (et même le prochain d'outre-mer) *de bon cœur et de bon œil*, et il a observé et noté beaucoup de choses aimables et curieuses, qui initient son lecteur à l'esprit de la société britannique, esprit peu connu sur le continent.

Voulez-vous savoir, par exemple, comment il parle des femmes anglaises et de leur attitude dans le monde ? Nous citons : « Les Anglaises passent en Europe pour être particulièrement prudes et particulièrement concentrées, je puis affirmer qu'il n'en est rien.

» Elles apportent, au contraire, dans la vie une désinvolture et un aplomb dont la présence d'esprit et l'aisance de nos Françaises ne seraient pas toujours capables.

» Il faut ici, comme dans tous le reste, ne point confondre ce qui a été avec ce qui est, et bien se persuader que, faute d'avoir vu nous-mêmes un peuple, nous avons le tort, le plus souvent, de le juger par ce qu'on nous en a dit.

(1) Un joli volume in-12. Chez Giraud, 11, rue des Saints-Pères, Paris, 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 70.

» Ce que nos pères nous en ont dit est un peu vieux déjà, et nous ne raconterons pas tout à fait la même chose à nos enfants.

» Les mœurs anglaises accordent à la femme une grande liberté : elle en profite largement.

» Vous voyez fréquemment une femme arrêter un cab dans la rue, y monter et faire pendant plusieurs heures ses visites et ses affaires, comme le pratiquerait un homme à Paris ; l'idée d'emmener avec elle, à défaut de cavalier, un enfant ou une femme de chambre, afin de n'être pas seule, cette idée ne lui vient pas. Elle entre seule dans sa loge au spectacle, comme à un autre étage de la société, la femme du peuple entre également seule à la taverne.

» Les habitudes du monde se prêtent avec beaucoup de complaisance à cette indépendance de la femme, ils lui réservent avec une attention scrupuleuse son libre arbitre tout entier. Ainsi, il n'est pas dans les usages de saluer une femme lorsque vous la rencontrez dans le monde, à moins que vous n'ayez avec elle un lien de parenté ou des rapports d'intimité tout à fait anciens et tout à fait exceptionnels, votre devoir d'homme bien élevé est de passer sans vous approcher et sans la saluer le premier. Vous ne devez pas même avoir l'air d'attendre qu'elle vous reconnaisse. Le bon goût veut qu'elle conserve à cet égard une liberté absolue. S'il lui convient que vous lui disiez bonjour, elle vous fera connaître d'elle-même par un signe, un salut, un serrement de main gracieusement et spontanément offert, qu'elle est bien aise de vous voir.

» L'aisance des dames anglaises, vis-à-vis de ceux qui leur ont été présentés, et qui, par conséquent, font en quelque sorte partie de leur propre famille, se traduit à chaque instant par mille procédés gracieux dont une Française ne laisserait pas de se faire quelques scrupules. Dès que le cercle des invités est un peu restreint et le repas intime, il est assez d'usage que la maîtresse de la maison vous offre individuellement une fleur au moment de s'asseoir à table. Cette fleur se garde à la boutonnière pendant toute la soirée. Les coutumes anglaises n'admettent point, au reste, qu'on vienne dîner chez quelqu'un comme dans un restaurant ou une auberge, pour aller terminer sa journée ailleurs...

» Cette fermeté majestueuse et froide qui les met au-dessus des circonstances extérieures de la vie se retrouve chez les femmes anglaises jusque dans le peuple et jusque dans les classes les plus pauvres. J'avais entre les mains une carte signée de lord Shaftesbury pour visiter en détail ces nombreuses

maisons de refuge, que la charité de Sa Seigneurie a ouvertes au malheur dans les quartiers de Londres les plus misérables... Lorsque nous arrivions à la porte de ces logements d'ouvriers, porte ouverte la plupart du temps sur le vestibule commun, la personne qui nous servait de guide s'arrêtait en dehors du seuil, et formulait dans les termes les plus polis, je dirais volontiers les plus humbles, une prière en notre nom afin d'être admis à visiter le logement. On voyait apparaître alors la mère de famille qui venait nous recevoir elle-même; nous entrions à sa suite avec la même retenue et la même discrétion que nous aurions pu apporter à la visite d'un château royal. Ce n'était plus ce sans-façon à la fois leste et protecteur que nous montrons trop souvent chez le pauvre en France. Lui-même a quelque reproche à se faire : il reçoit d'ordinaire le visiteur riche et influent avec une humilité et une déférence peut-être trop marquées. En Angleterre, la dignité des pauvres aurait plutôt quelque chose d'un peu rogue, surtout chez les femmes. J'aime mieux cet excès-là.

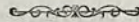
» Au fond de l'appartement, composé de deux ou trois pièces, vous arrivez à une dernière porte qui est fermée : c'est la chambre à coucher. Il faut que votre air plaide bien éloquentement en votre faveur, que vous soyez accompagné de personnes bien considérables, ou que vos paroles aient inspiré à votre hôtesse une bien entière confiance pour que cette porte s'ouvre devant vous : une Anglaise ne montre pas sa chambre à coucher. Si l'hôtesse pousse cette dernière porte, entrez avec le même respect que dans la chambre d'une reine; restez-y peu de temps, ne regardez guère, et sachez-lui gré d'une action dont elle s'attend à être remerciée. Cette royauté de la mère de famille, dès qu'on franchit le seuil de sa porte, est extrêmement intéressante. Il n'y a plus alors ni pauvreté ni infériorité de conditions; un lord avec lequel nous étions ne s'y comportait pas autrement que chez son égal.

» Dirai-je un mot des jeunes filles et de la liberté dont elles jouissent? Ici, je l'avoue, mon admiration cesse tout à fait. Si la femme peut tenir sa place dans le monde et y vivre sans inconvénient avec plus de liberté que nous ne lui en accordons communément, la jeune fille perd beaucoup de son charme dès qu'on peut la soupçonner d'être hardie ou seulement trop aisée.

» Ce que les jeunes demoiselles anglaises ont de remarquable, c'est leur air de parfaite modestie et de convenance respectueuse toutes les fois qu'elles se trouvent, non pas avec leur père et leur mère, mais seulement avec un parent âgé qui mérite leur attention et leur déférence. Elles n'ont plus rien alors de cette liberté qui sent trop le *self-government*, elles se taisent et reprennent leur allure de petite fille. Si j'ai un conseil à donner à l'observateur bienveillant, c'est de ne jamais voir la jeune fille anglaise qu'en présence de quelqu'un qui lui impose. Dans ces conditions, il la trouvera calme, simple, réservée. Mais quand on sort de prendre le thé, à Londres, chez quelques jeunes filles qui vous invitent à une petite soirée, avec le consentement sans doute, mais hors de la présence et quelquefois pendant un voyage de leurs parents, on trouve que, somme toute, il y a encore du bon dans l'antique éducation de nos grand-mères. « Asseyez-vous là, ma fille, et taisez-

vous; tenez-vous droite et baissez les yeux. » Ce qui, par parenthèse, ne les a jamais empêchées lorsqu'elles étaient grandes et mariées, de se lever, de regarder et de parler à propos. »

Ce joli chapitre donnerait bien envie de citer encore, comme on a envie de vider toute une corbeille de raisins lorsqu'on en a mangé une grappe. Beaucoup d'autres chapitres nous tenteraient : La *Promenade des Dimanches à Londres* est piquante, les *Maisons de Détention pour les Femmes* donnent à réfléchir, la *Nourriture anglaise* n'est pas sans intérêt, les *Femmes dans les Réunions publiques* captiveraient, mais notre rôle n'est que celui d'un courtier entre l'auteur et le lecteur; nous disons à ce dernier : Voici un bon livre et, qui plus est, un livre amusant, lisez et vous demanderez d'autres marchandises portant le même nom et la même marque.



LE BONHEUR DANS LE MARIAGE

PAR M. RAOUL DE NAVERY (1).



L'an dernier, un roman de George Sand, *Mademoiselle de la Quintinie*, fit un certain bruit et éveilla les justes susceptibilités des familles chrétiennes. Bannir la foi du cœur des femmes, ne leur laisser pour Dieu que leur mari, pour flambeau qu'un sentiment aveugle, pour appui que l'âme d'un homme, si souvent faible et inconstante, tel était le but avoué de l'auteur, mais le danger de ces principes était annulé peut-être par la froideur et l'ennui qui découlaient de l'ouvrage. Cependant un éloquent évêque, monseigneur Dupanloup, à cru devoir, au congrès de Malines, signaler ces tendances subversives, et il aurait applaudi sans doute au livre de M. Raoul de Navery, que nous nous plaisons à signaler aux mères de famille, aux jeunes femmes qui cherchent des lectures saines et cependant agréables.

George Sand laisse au seuil de la maison conjugale mademoiselle de la Quintinie, dépouillée de sa foi, de ses belles croyances, et enrichie seulement d'un amour passionné pour l'homme qui lui a ravi les biens immortels; on ne dit pas au public ce qui advint de cette triste union. M. Raoul de Navery, au contraire, suit dans les sentiers du mariage une jeune fille qui, elle aussi, a renié sa religion, et il montre ce que devient l'amour, la fidélité, le bonheur, quand on a versé aux pieds de ces belles fleurs l'eau corrosive du scepticisme. Dieu banni du mariage, le moi seul y règne, et le moi n'est ami ni de la contrainte, ni de la patience, ni du support, ni du dévouement. Quand on ouvre la porte pour chasser Jésus-Christ, elle reste ouverte, et par elle entrent le malheur, les fautes, les crimes. C'est là ce que M. Raoul de Navery a fort bien démontré, dans une fable dramatique et

(1) Chez Dentu, Palais-Royal. Un beau volume in-12, prix : 3 francs; par la poste, 3 fr. 40.

bien conçue. Le style de ce livre est abondant, coloré; nous ne lui reprocherons qu'une chose, c'est de viser tant soit peu à l'effet, et, par conséquent, de manquer de ce naturel qui attache et ravit le lecteur.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est à la fois une bonne œuvre et une bonne pensée, et s'il ne fait pas le bruit qu'a fait *Mademoiselle de la Quintinie*, il fera du bien; c'est le vœu de l'auteur et le nôtre.

LES SIX CHEVAUX DU CORBILLARD ⁽¹⁾

LA LÉGENDE D'ALI

PAR E. DE MARGERIE ⁽²⁾.

M. de Margerie semble dominé dans tous ses écrits par une grande idée : — celle de l'action providentielle sur le monde et des moyens dont Dieu se sert pour ramener à lui le cœur des hommes. Ce sont toujours des conversions qu'il raconte,

(1) Un volume in-12, chez A. Bray, 20, rue Cassette. — Prix : 2 fr. 50; par la poste, 2 fr. 85.

(2) Un volume in-12, chez Blériot, quai des Grands-Augustins. Paris, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 30.

mais il les raconte bien, avec un accent ému, une âme pénétrée d'admiration devant les divines bontés. *La Légende d'Ali* est un vrai roman, plein d'intérêt et d'actualité, et les *Six chevaux du Corbillard* forment une série de récits émouvants, et que l'esprit chrétien le plus pur ennoblit à chaque page. On sait combien le style de l'auteur est élégant, attique, et de quelle bonne plume il trace les œuvres d'une belle et féconde imagination, et ces deux volumes-ci ne le cèdent pas à leurs aînés.

LE CHAMP DE ROSES

Par ALFRED DES ESSARTS

La signature de l'auteur de cette œuvre aimable et touchante est une garantie de moralité, et nos lectrices savent que M. Des Essarts donne à ses récits autant d'intérêt que de grâce. — Celui-ci se passe au village, et simple sans être rustique, il laisse après lui une heureuse impression qui repose de la frivolité ou des dangers des romans à la mode, ennuyeux quand ils sont inoffensifs, très-périlleux quand ils servent d'enveloppe aux modernes doctrines. *Le Champ de Roses* n'a pas d'abîmes, mais il a de la fraîcheur et des parfums (1).

(1) Un volume in-12, chez Maillet, rue Tronchet. Paris, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 30.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE



Sur les bords de l'Océan, et particulièrement sur les côtes de la Normandie et de la Bretagne, se trouvent les lieux de pèlerinage, je ne dirai pas les plus riches, mais les plus vénérés, les plus visités par de nombreux et sincères pèlerins. Il doit en être ainsi : c'est en face de la mer que l'homme sent le mieux sa faiblesse et son impuissance; l'Océan lui donne une idée de l'infini, de Dieu, et devant ce Dieu, l'homme se voit si petit que, d'instinct, il cherche entre Dieu et lui, entre le ciel et la terre, une sorte de point intermédiaire, d'échelle mystérieuse.

La chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande, à douze kilomètres de Caen, et à deux kilomètres de la

mer, est un des plus anciens sanctuaires élevés en Normandie en l'honneur de la sainte Vierge; il fut fondé par saint Regnobaert vers le commencement du septième siècle, suivant les uns; d'autres font vivre au commencement du deuxième siècle le fondateur de notre chapelle, et assignent à celle-ci seize cents ans d'antiquité.

Regnobaert était comte du Bessin, ou pays de Bayeux, et il avait fait construire la chapelle sur son propre héritage et de ses propres deniers; elle était donc vraiment sienne. Aussi ces rudes Saxons, dont il fut le seigneur temporel et l'apôtre, récemment convertis à la foi chrétienne, s'empresèrent-ils à visiter dévotement le nouveau sanctuaire, et Dieu, pour s'attacher ces âmes simples, que les prodiges matériels

touchaient plus que la sublime doctrine du christianisme, « Dieu, dit un vieux chroniqueur, y opéra tant de miracles et merveilles, que les pèlerins moult y accouraient de toutes les provinces de ce royaume de France. »

Mais voici la grande invasion normande, qui va tout dévaster sur son passage : les moissons, les hommes, les riches abbayes, les villes mêmes. C'était, disent les religieux contemporains comme un torrent vomi par la colère de Dieu !

Point de trêve, de merci à attendre de ces barbares ; les populations fuyaient, éperdues ; les évêques étaient massacrés sur les marches de l'autel ; les princes, les rois mêmes réduits à acheter à prix d'or leur retraite. Seuls, les morts, au dire des chroniqueurs, se levèrent dans leurs tombeaux pour protester contre la profanation de leurs vieilles basiliques. Un moine vit saint Germain armé de pied en cap se dresser dans sa tombe, et saint Benoît, apostrophant le comte Sigolophe, lui reprochait sa lâcheté : « Ha ! ha ! cher comte, comme tu es négligent et plein de couardise, que tu n'as défendu mon abbaye de Fleury dont tu es le supérieur, ni délivré les serviteurs de Dieu que les païens ont occis, et qui, en ce lieu, gisent sans sépulture. »

Un moine de Corbie, Paschase Radbert, contemporain de l'invasion de Paris par les Normands, paraphrase, dans ses plaintes anières, les lamentations de Jérémie sur le bouleversement de Jérusalem, comme saint Augustin, quelques siècles auparavant, avait déploré le sac de Rome par les Goths. « Les temps sont tristes, dit saint Hildegaire, évêque de Meaux, car les ravages des païens ont répandu une désolation générale. Les rivières portent encore la teinte du sang des victimes, et charrient une foule de cadavres en putréfaction ; les ossements des prisonniers des Normands blanchissent sans sépulture dans les îles de la Seine ; sur ses rives, jadis belles comme un paradis, tout a été dévasté par le fer et la flamme ! »

La chapelle de la Délivrande ne put échapper à la loi commune, elle fut détruite par Hasting, nous dit Fossard, religieux franciscain, qui a écrit un petit livre très-naïf sur ce sanctuaire : « Durant le règne de Louis, roi de France, premier de ce nom, les Normands, hommes barbares et idolâtres, sortirent de Norvège, accompagnés des Danois, et descendirent en Gaules, l'an 830, où ils pillèrent et ravagèrent toute la Neustrie. Ce fut en ce temps déplorable, tout au commencement de ces embrasements et ravages universels, que ladite chapelle de la Délivrande fut brûlée et ruinée de fond en comble par Hasting, le premier conducteur de ces infidèles, qui brûlèrent et pillèrent l'église cathédrale de Bayeux. Ces cruautés qu'on ne peut décrire donnèrent lieu d'insérer aux litanies *A furore Normanorum libera nos Domine !* « De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur ! »

Cet Hasting, dont parle Fossard, est un personnage quasi légendaire ; son nom, qui devint la terreur de la France, n'est cité par aucun historien scandinave ; aucune saga islandaise ne célèbre ses exploits. Aussi ignore-t-on longtemps jusqu'à sa nationalité. Était-il Danois, Suédois, ou Norvégien ? Était-ce un transfuge gaulois ?

Les populations effrayées lui donnaient plutôt une origine diabolique. Quel autre que Satan pouvait

crier sur les ruines fumantes d'une abbaye, les pieds dans le sang des moines égorgés : « Nous leur avons chanté la messe des lances ; elle leur a été longue, la messe ; elle a commencé avant l'aurore et a duré jusque après le soleil couché. »

Non-seulement Hasting détruisit la chapelle de la Délivrande, mais il brûla tous les titres alors existants, si bien que l'histoire de notre chapelle laisse une lacune regrettable depuis l'époque où elle fut fondée, jusqu'à la deuxième moitié du onzième siècle, date de sa reconstruction.

Là vient se placer une touchante légende que nous vous rapportons, mesdemoiselles, dans toute la naïveté des vieux textes.

« La chapelle de la Délivrande, ruinée par les Danois en 880, demeura deux cents ans dans ce pitoyable état ; et peut-être n'en fût-elle jamais sortie si la sainte Vierge n'eût manifesté qu'elle s'ennuyait d'une si longue clôture. Elle permit donc qu'un berger d'un seigneur nommé Beaudoin, comte du Bessin, qui demeurait lors en sa baronnie de Douvres, s'aperçût qu'un de ses moutons se retirait toujours du troupeau, et courait en un certain lieu autour de la pâture. Là de pieds et de cornes frappait et fouillait la terre ; puis étant là, il se couchait à la place même où de présent est la niche de l'image de la Vierge, en la chapelle de la Délivrande. Ce mouton ne prenait aucune nourriture, et était néanmoins le plus gras de la bergerie ; le comte croyant que ce lui était un avertissement du ciel, se transporta sur le lieu, accompagné de sa noblesse et d'un saint ermite, avec le peuple qui y courut des lieux circonvoisins : il commanda de parachever la fosse que le mouton avait commencée ; on y trouva l'image de Notre-Dame qui depuis a fait tant de miracles. Cette image fut portée en procession solennelle, avec une commune allégresse de tout le peuple dans l'église de Douvres ; mais tôt après, elle fut rapportée par le ministère d'un ange, au lieu même où elle avait reposé deux cents ans.

» Dieu montra, par ce transport et invention miraculeuse, qu'il avait choisi ce lieu plus particulièrement pour son service, et pour celui de la glorieuse vierge Marie sa mère.

» Alors le comte, connaissant la volonté divine, fit édifier et fonder la chapelle qui est encore à présent, et la donna à messieurs du chapitre de Bayeux. »

La statue ainsi retrouvée sous les ruines du temple de saint Regnobaert est haute d'environ trois pieds, et faite d'un bloc calcaire du pays. Elle atteste plutôt la piété du sculpteur que son sentiment artistique ; on y retrouve la naïveté et la raideur des artistes du moyen âge. Le temps, et surtout ce long séjour de deux siècles sous un sol détrempé par les brouillards de l'Océan, ont donné à la statue une teinte noirâtre qui fait songer à cette phrase du Cantique des Cantiques :

Nigra sum, sed formosa.

(Je suis noire, mais je suis belle.)

Mais revenons à l'histoire de notre pèlerinage. Le miracle dont nous vous avons transcrit la naïve légende avait fait grand bruit, non-seulement en Normandie, mais dans toute la France. Les archevêques de Rouen, les évêques de Bayeux et de Sées allaient rendre un solennel hommage à Notre-Dame-de-la-Délivrande. Les châtellains tenaient à honneur

d'y faire de fréquents pèlerinages. On cite même un certain fief de haubert, dans la commune de Coquainville, dont le seigneur était tenu de mener la mule ou haquenée de la dame de Bailleul, tout le long de la chaussée de Coquainville, lorsqu'il plaisait à ladite dame de faire le voyage de la Délivrande. Si cette mule ou haquenée tombait, ledit seigneur devait payer trois gallons de vin à titre d'amende. Si ladite dame voulait aller à pied, ledit seigneur était tenu de la soutenir par-dessous l'aiselle, à charge de lui payer, en cas de manquement, un pot d'hypocras. »

Le menu peuple, surtout les gens de petit état, dont il n'est fait mention que sur les livres du bon Dieu, se pressaient alors comme aujourd'hui aux abords de notre chapelle. Chaque paroisse, chaque confrérie s'y rendait en masse, les processions affluaient et aussi les offrandes. Hélas ! c'était faire plus riche la part des Anglais.

Les Anglais sont en Normandie ! terrible invasion qui rappelle les Normands du neuvième siècle. Les Anglais et ces grandes compagnies anglo-navarraises de Charles le Mauvais font le désert autour d'eux ; les populations, épargnées par le fer, sont réduites par la famine. Ils s'en prenaient surtout aux moulins et aux fours, afin d'affamer le pauvre monde. Aussi aux environs de Caen et de la Délivrande un grand nombre de villages furent-ils abandonnés, et cela pendant plus de quinze années.

La Normandie subissait à son tour la grande spoliation exercée, quatre siècles auparavant sur l'Angleterre, par les conquérants normands. Et alors on ajouta aux litanies ce verset, qui ne fut écrit dans aucun rituel, mais que tout paysan normand récitait encore aujourd'hui dans toute la ferveur de sa rancune nationale : « *De furore Anglorum libera nos, Domine !* » (De la fureur des Anglais, délivrez-nous, Seigneur !)

La petite chapelle fut si bien pillée, qu'après le départ des Anglais, l'inventaire des députés du chapitre constate pour tout mobilier : Un calice avec patène d'argent, un plat d'étain, une chasuble, étole et manipule, une aube, cinq nappes, quelques corporaux, un vieux bréviaire et une petite cloche.

Mais la paix ramena les pèlerins et les riches offrandes de toute nature ; et, en 1385, le revenu de l'église s'élevait à 4,400 livres du temps.

Le chapitre fait réparer et embellir l'église ; on pave la nef, on peint la voûte, on ajoute une chapelle latérale ; des commissaires sont nommés par le chapitre de Bayeux pour prêcher et chanter une messe à notes pour la fête de la dédicace de ladite chapelle.

Louis XI y vint lui-même en pèlerinage le 14 août 1473.

Pour quel nouveau meurtre, larcin ou parjure le roi de France venait-il solliciter de Notre-Dame-de-la-Délivrande un pardon que, vu de trop nombreuses récidives, il n'avait plus à attendre de Notre-Dame-de-Liesse, de Notre-Dame-de-Fourvières, ni même de ses bonnes Dames de Cléry et d'Embrun, qui pourtant — pensait-il — lui en avaient pardonné bien d'autres ?

Venait-il rendre grâce de s'être échappé, lui, le vieux renard, du château de Péronne et des griffes de son gentil cousin de Bourgogne, ou sentait-il enfin

trop lourds sur sa conscience le sang et les malédictions des Liégeois, ses alliés ? Pauvres gens qu'il avait abusés, entraînés par ses fallacieuses promesses, et qui s'obstinèrent jusqu'à la fin de la lutte, c'est-à-dire jusqu'à la mort, à porter la croix droite de France, et à crier : *Vive France !* quand le roi et ses archers leur couraient sus en criant : *Vive Bourgogne !*

Ce pèlerinage n'était-il pas plutôt un dernier appel du terrible jugement de la croix de saint Laud, sur laquelle il avait juré, et qui punissait de mort le parjure ?

Toujours est-il que Louis XI cheminait dévotement sur la route de Caen à la Délivrande, vêtu de sa triste cape grise et de son vieux chapeau de feutre aux images de plomb, égrenant ses paternôtres de bois, et marmottant des formules de prières dont son cœur, hélas ! était peu touché.

C'était une étrange dévotion que celle de Louis XI, si l'on peut appeler dévotion cette superstition grossière. Pour lui, autre était la Dame d'Embrun, sa petite amie, et la Dame de Liesse ; autre la bonne Dame de Cléry, dont il était chanoine, et la Vierge de Boulogne, qu'il avait fait comtesse. Il les opposait même les unes aux autres, et leur prêtant nos petites passions humaines, il menaçait l'une, en cas de refus, de porter ses hommages à l'autre.

Il tenait une sorte de compte ouvert avec la Vierge et les saints, travaillait avec eux à perte et gain, et pourtant rusait même avec ses images les plus vénérées ; il rognait souvent de moitié, une fois hors de peine, les offrandes promises au moment du danger. Tel cierge qui devait peser cinquante livres n'en pesait plus que vingt-cinq ; tel cœur d'or se changeait en un cœur d'argent.

Cet homme mentait à Dieu, il se mentait à lui-même. Personne, du reste, n'était plus trompé que lui ; tous les grands seigneurs le trahissaient et avec lui la France ; lui, du moins, était bon Français.

Il savait aussi oublier à propos, et s'entourait surtout de ceux à qui il avait pardonné ; cet hôte du duc Philippe croyait à la reconnaissance !

Dans ce pèlerinage de la Délivrande, où il faisait si piètre mine, deux seigneurs, magnifiquement vêtus, l'accompagnaient. L'un, Louis d'Harcourt, évêque de Bayeux et patriarche de Jérusalem, conseiller du comte de Charolais avant d'être au roi, lui avait créé mille embarras lors de la ligue du bien public, et de la recouvrance du duché de Normandie sur les princes.

L'autre, Louis de Bourbon, promu par le roi à la charge de grand amiral de France, était le frère illégitime de ce duc de Bourbon qui lui avait tant fait de mal, et qu'il avait acheté si cher. Ajoutons que le roi avait à reprocher à l'amiral plus qu'un mauvais service, une rude leçon : Louis de Bourbon avait un certain jour fait répondre à Louis XI, qui lui enjoignait de faire enfermer en son château d'Usson, et dans une cage de fer, Chateaufort, sire de Ham (1) : « Si le roi veut ainsi garder ses prisonniers, qu'il les garde lui-même, il en fera, s'il veut, de la chair à pâté. »

Personne n'eût deviné le passé en les voyant si bons compagnons de route.

(1) Le sire de Ham avait vendu les secrets du roi au comte de Charolais.

Louis d'Harcourt avait fait grande fête au roi dans ses bonnes villes de Bayeux et de Caen; on lui avait débité mainte harangue qu'il n'aimait guère; on lui avait offert le vin de la ville dans une belle coupe d'argent ciselé, les gentilshommes l'escortaient en grande pompe; et ces bons bourgeois qui, avant d'ouvrir leurs portes au roi, les avaient ouvertes toutes grandes au duc de Bretagne, lui firent les plus chaudes protestations de fidélité.

Louis XI en crut ce qu'il voulut, mais pour reconnaître leur courtoisie, il leur permit, par lettres patentes du 16 août 1473, d'agrandir le cimetière de la paroisse de Saint-Pierre, et de prendre sur les murs de la ville et même sur la rivière le terrain nécessaire pour construire l'abside de leur église.

A la Délivrande, du 14 au 19 août, il logea tout bonnement chez Richard le Bourgeois, un homme de petit état, qui lui fit faire si grande chère et boire de si bon vin, que le roi le nomma, séance tenante, sommelier de son échançonnerie, et lui accorda une pension sur les tabellionages de Caen et de la Délivrande.

Ayant réglé ses comptes avec les hommes, Louis XI voulut les régler avec Notre-Dame, et, après avoir assisté dévotement, dans sa chapelle, à la fête de l'Assomption, jour anniversaire de son sacre, il lui fit don d'un beau contre-autel — où lui-même était gravé en pierre, — d'une somme de 428 livres 18 sous 4 deniers, et de quelques aunes d'étoffe pour faire des ornements.

Il n'en fallait pas demander plus à sa munificence; Louis XI, dit Bonaventure des Periers, ne faisait jamais plus grand présent que de 100 écus à une fois.

Les capucins étaient, entre tous les ordres religieux, les plus fervents pèlerins de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Aussi le père Michel-Ange de Raguse, fils d'un sénateur de Raguse et général des capucins, faisant en France la visite de son ordre, n'eut garde d'oublier notre pèlerinage; il s'embarqua au Havre-de-Grâce le 19 mars 1714, sur une frégate de 18 canons, que le roi avait mise à sa disposition.

Ce devait être un spectacle étrange! ce pauvre capucin, vêtu comme le dernier des religieux de son ordre, pieds nus, la tête rasée, la corde autour des reins, au milieu d'un brillant état-major chamarré d'or et de broderies, de ces officiers de marine, tous gentilshommes, la plupart grands seigneurs, qu'un décret royal mettait à ses ordres.

Le père Michel-Ange débarqua à Luc au milieu de la population ébahie, et fut salué de dix coups de canon. Il se rendit à pied à la Délivrande, et y célébra la messe. « M. Gagnet, intendant de la généralité de Caen, envoya au-devant de l'illustre visiteur son carrosse attelé de six chevaux, et ses deux gardes à cheval, avec un de ses amis dans le carrosse pour le haranguer en latin, le père Michel-Ange n'entendant pas le français. »

Qui sait si ces dix coups de canon, ce carrosse à six chevaux, ces gardes, ces harangues, tous ces honneurs, n'obligèrent pas le bon père à faire, à part lui, quelque acte de contrition? le froc d'un capucin est bien épais, mais le diable est fin, et la vanité si subtile!

Un pèlerinage plus modeste et pourtant plus important par le rang de la pèlerine fut celui de Marie-Joseph de Saxe, épouse du dauphin père de Louis XVI.

Vous savez, mesdemoiselles, sous quels fâcheux auspices Marie-Joseph était entrée à la cour de France. Pas de situation plus fausse que la sienne. Son père, Auguste, électeur de Saxe, avait chassé du trône de Pologne le roi Stanislas, père de la reine de France, Marie Leckzinska; il l'avait forcé à fuir de Dantzick, au milieu de mille dangers, déguisé en paysan, à la merci de deux serviteurs et d'un batelier qui l'avait reconnu; la religion seule pouvait faire oublier un tel affront. Marie-Joseph eut assez de délicatesse, de tact féminin, de cœur surtout, pour se faire non-seulement pardonner, mais aimer; elle eut assez d'esprit pour faire oublier son peu de beauté, dans une cour où la beauté seule était reine; assez de vertu pour traverser pure tant de scandales. Fort instruite, elle put surveiller elle-même, non-seulement l'éducation morale, mais l'instruction de ses enfants, et s'y dévoua tout entière; ce fut une vie dignement remplie.

On lui avait, comme à sa belle-mère, prédit un jour sa future grandeur. C'était dans le monastère des dames du Saint-Sacrement, à Varsovie; Marie-Joseph avait alors environ treize ans. Une vieille religieuse se présente à la princesse, l'arrête, et lui prend la main :

« Madame, lui dit-elle, me connaissez-vous ?

— Oui, vous êtes la mère Saint-Jean.

— Sans doute, mais je m'appelle aussi *Dauphine*, et je vous déclare (souvenez-vous-en un jour) qu'une dauphine tient la main d'une autre dauphine. »

La princesse s'en souvint; elle-même racontait le fait à l'abbé Foldini, son confesseur.

Les armes d'Autriche, sculptées sur le principal pendentif du chœur de la chapelle, rappellent le don que fit la reine Marie-Antoinette (belle-fille de Marie-Joseph de Saxe), d'une robe brochée d'or pour la statue de la Vierge, et d'une magnifique lampe d'argent du prix de 8,500 livres.

De ces deux princesses, nous passerons à un pèlerin célèbre à d'autres titres, à un membre de la Convention dont l'échafaud fit oublier les erreurs et pardonner les fautes : Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados.

Il serait difficile de dire dans quel esprit, sous quelle inspiration fut fait ce pèlerinage. Était-il dû à un reste de foi et de dévotion? N'était-ce pas plutôt une sorte de protestation hypocrite contre ceux qui le traitaient d'intrus, une façon de se réhabiliter près du clergé et des âmes pieuses? Était donné le caractère de Claude Fauchet, les suppositions les plus contradictoires sont admissibles.

Le vainqueur de la Bastille, ce fougueux rédacteur de la *Bouche de fer*, ce procureur général du club maçonnique les *Amis de la Vérité*, l'orateur qui, dans la cathédrale de Paris, terminait ainsi un sermon : « Que tout s'anime, s'ébranle dans les deux mondes, d'un pôle à l'autre, sur les trônes et dans les cabanes, l'heure de la liberté sonne! les tyrans sont murs! » Cet homme est le même qui, trois ans auparavant, à la fête de la rosière de Suresne, s'écriait, prêchant devant la comtesse d'Artois :

« O Charlemagne! homme roi, monarque père, le plus grand des morels, vrai saint, dont le culte de-

vrait avoir la solennité de ta gloire, et dont la fête devrait être par excellence la fête des Français!

» O saint Louis! le premier libérateur des campagnes, le père des communes, le juge pastoral, roi religieux, patriotique et populaire, dont le nom seul fait du bien aux âmes sensibles! » Et ainsi de tous les grands noms de la monarchie. Les tyrans alors n'étaient pas mûrs.

Peut-être à ces deux époques, l'évêque du Calvados était-il sincère. Homme d'imagination avant tout, dans le monde des idées comme dans le monde réel, son exaltation le jetait sans transition d'un extrême à l'autre.

Dans l'âme de Claude Fauchet, cette pauvre âme déviée de sa route, toute pétrée d'orgueil, n'y avait-il pas encore un petit coin où s'était réfugiée la foi de ses premières années? Si son pèlerinage à la Délivrande en est un témoignage au moins suspect, on en peut croire sa mort, repentante et chrétienne. Claude Fauchet périt sur l'échafaud le 31 octobre 1793.

La révolution de 1793 n'épargna pas notre chapelle. La bonne Vierge était bien un peu de l'ancien régime, elle n'eut pas l'honneur d'être *citoyennisée*, et dut, dans mainte église, céder le pas à la déesse Raison.

La chapelle fut pillée, comme toujours, vendue 8,460 livres à un sieur Lemarchand de Laligny, habitant Luc, puis fermée jusqu'en 1802. La statue, transportée au district de Caen, ne subit cependant aucune altération; de pieuses mains la préservèrent.

Mais qui dira, pendant un long veuvage de neuf années, la tristesse de ce coin du rivage normand! Combien de marins, avant de partir en mer, s'agenouillèrent en secret dans les murs de la chapelle; combien y vinrent rendre grâce d'un heureux voyage! Les décrets n'ont de force que sur les choses matérielles; on peut fermer une église, mais on ne supprime pas du même coup le besoin de croire et de prier.

Je vous laisse à penser la grande joie des populations, quand l'année 1802 rendit notre chapelle au culte.

Ce qui m'a souvent été donné de voir de mes yeux, c'est l'accomplissement du *vœu* fait par tout un équipage dans le *péril de la mer*. Beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, n'ont vu ni entendu ces rafales terribles qui balaient l'Océan, ces tempêtes où tout souffre, crie, se plaint; les vagues, le vent, les mûres, les cordages; ces gouffres qui se creusent, ces crêtes éblouissantes d'écume qui se dressent au-dessus du vaisseau, prêtes à l'engloutir, et le vaisseau, comme un être animé, intelligent, luttant contre la tempête.

La nuit est noire, pas une étoile au ciel pour indiquer la route; l'équipage, depuis de longues heures, s'épuise dans sa lutte contre l'Océan; les manœuvres se succèdent sans résultat, les bras sont fatigués, le découragement monte des matelots au capitaine. Tout à coup le grand mât craque, plie comme un roseau, les cordages se brisent, une vague énorme balaie le pont du navire; un cri, un seul cri sort de vingt poitrines haletantes. Tout est perdu..... Non, tout est sauvé! Dans ce moment terrible, le capitaine, les matelots, jusqu'au pauvre petit mousse tapi sous

un tas de cordage, tous n'ont eu qu'une pensée; et, comme en Galilée, Dieu a commandé aux flots, et il s'est fait un grand calme.

Aussi, quand le navire aborde à la côte normande, et que les pères, les femmes, les enfants des matelots les bêtent du rivage, pas un ne répond; ils descendent silencieux, recueillis, et tous, le capitaine en tête, roulant dans leurs doigts leurs gros bonnets de laine et chantant un naïf cantique, tous s'en vont à la Délivrande, et brûlent, en l'honneur de Notre-Dame, le plus gros cierge qu'ils peuvent trouver.

Si vous voyiez ces hommes de fer, grandis par leurs luites incessantes contre le danger, si vous les voyiez tomber à genoux dans la petite chapelle, et prier avec toute la ferveur de leur âme, vous sentiriez malgré vous, mesdemoiselles, l'émotion vous serrer la gorge, les larmes vous monter aux yeux.

Mais je m'aperçois que les pèlerins m'ont éloignée du pèlerinage. Je vous ai raconté, un peu longuement peut-être, l'histoire de la chapelle de la Délivrande, et je ne vous en ai pas encore fait la description. C'est que l'église des temps dont je vous parlais n'est plus aujourd'hui. Depuis trois ans, sa transformation est complète, le chœur seul est resté le même qu'au douzième siècle.

Le petit clocher, qui ne ressemblait pas mal à un éteignoir, est devenu une flèche élégante, à trois étages. Les deux premiers offrent des arcatures du treizième siècle; le troisième montre sur chaque face deux baies élancées, formées par des ogives qui supportent des colonnettes à chapiteaux ornés de feuillages. Des feuilles de chicorée forment les frises des corniches.

La nef, qui n'était autrefois qu'une construction aux proportions mesquines et bourgeoises, a été complètement reconstruite dans le style du quatorzième siècle.

La façade, terminée en pignon, est flanquée de quatre charmants tourillons octogones, élancés comme des minarets et terminés par de petites pyramides. Elle renferme trois portes ogivales dont la principale, celle du milieu, est surmontée d'une très-belle rosace, entourée d'un cordon de perles. Au-dessus de la rosace, une niche doit recevoir une statue de la Vierge.

Le tympan de la porte principale devra (car l'église est loin d'être terminée) porter un bas-relief représentant la découverte de la statue, et l'érection de la chapelle primitive.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur: les voûtes, d'une remarquable légèreté, sont construites, d'après un procédé tout récent, avec des briques de plâtre moulé. Les petites chapelles, un peu lourdes extérieurement, sont d'un effet charmant à l'intérieur de l'église.

Mais ce que nous tenons à mentionner ici, c'est que chapelle et cloches, tout cet édifice, qui rappelle sans servilité les plus beaux types de l'architecture chrétienne, est l'œuvre gratuite de M. Barthélemy, architecte de Rouen, auquel on doit déjà la belle église de Bon-Secours.

Il ne reste donc plus, nous vous l'avons dit, mesdemoiselles, il ne reste plus de l'église primitive que le chœur, dont les fenêtres cintrées et les archivoltes romanes, ornées de zigzags, annoncent la fin du

onzième siècle. Les arceaux de la voûte et les transepts sont évidemment du treizième siècle.

C'est dans l'un des transepts qu'on a taillé la niche dans laquelle est placée la statue de la Vierge. Cette niche est surmontée d'une archivolte dorée, formée de cœurs accolés et de fleurs. Au-dessus plane un séraphin bouffi porté sur une guirlande. Le tout est dans le style Louis XIV, lourd et de très-mauvais goût.

Mais ce qui, sans recherche, sans art, nous touche plus que tout le reste, ce sont ces *ex voto*, vivants témoignages de foi et de reconnaissance, s'entassant l'un sur l'autre par rang de date, à droite, à gauche, aux pieds de la statue. La plupart sont des tableaux écrits à la main, relations naïves d'un miracle. Une foule de navires, grésés et peints à neuf, toutes voiles dehors, sur une belle mer bleue, avec le nom du bâtiment sauvé : *la Belle-Eugénie*, *la Prudence*, *la Rose-Marie*, et une date.

De chaque côté de la statue se dressent deux gros faisceaux de béquilles, laissées là une à une, et désormais inutiles au pèlerin guéri de son infirmité. A ses pieds un vrai buisson de fleurs artificielles : une couronne de première communiant encore embaumée d'encens, le bouquet d'oranger d'une jeune mariée, les roses blanches dont une pauvre mère avait paré le cercueil de sa fille, et qu'elle est venue en pleurant offrir à Marie, cette autre mère de douleur.

Puis, au milieu des fleurs, deux épées : une épée de général sans inscription, l'autre accompagnée d'un tableau portant ces mots : « Épée offerte à Marie par un ancien élève de l'Ecole polytechnique, officier supérieur d'artillerie en retraite, 8 septembre 1845. »

A côté de colliers d'enfants, de pauvres petits chapellets de verroteries, on voit un magnifique chapellet en or et pierres précieuses bénit par le pape. Les dons comme les prières sont là, mêlés devant Dieu, sans distinction d'âge ni de rang.

Tout au haut de la voûte du chœur, au-dessus de l'image miraculeuse, on aperçoit encore un *ex voto*, le seul qu'aient épargné les dévastateurs. On comprend, du reste, qu'il n'ait tenté la cupidité de personne : c'est une sorte de carcan en fer auquel pendent encore quelques débris de chaînes.

Voici ce que raconte là-dessus Fossard, d'après Antonius Florius Carpanius, docteur en l'un et l'autre droit, et chanoine de Notre-Dame-de-Bayeux :

« Un marchand de Normandie ayant entrepris le voyage d'outre-mer, fut surpris des Turcs, qui le lièrent et resserrèrent si étroitement d'une chaîne de fer attachée à un carcan qu'ils lui mirent au col, qu'il devint tout courbé en terre par la pesanteur et étroite liaison de ses fers; réduit en telle captivité, il ne lui resta que le cœur libre pour soupirer, les yeux pour pleurer et la langue pour plaindre et invoquer le secours de la Vierge, en faisant *vœu* de visiter sa sainte maison, tant renommée, de la Délivrande, si elle donnait favorable audience à ses prières, lesquelles furent si bien venues et exaucées dans le ciel, qu'il reçut sa liberté comme on va voir.

» Les chaînes tombèrent facilement d'elles-mêmes, sans qu'on s'en aperçût; lui seul entendit le remuement, le bris et le bruit de cette chute miraculeuse.

» Se voyant remis en possession de sa première franchise et santé, revint en son pays sans aucun empêchement, puis se transporta en ladite chapelle

pour y accomplir en liberté le vœu qu'il avait fait durant sa captivité.

» Dieu, pour manifester le miracle, permit que le collier lui restât autour du col, sans qu'aucun artifice humain le pût délivrer de l'oppression de ce fer outrageux, rebelle aux limes qu'on y pouvait appliquer; or ce bon et heureux pèlerin s'adresse à la Vierge, son premier refuge, et comme l'effusion de ses larmes tombait en terre, ses soupirs et prières montaient au ciel pour prier que ce collier, qui ne pouvait céder aux limes et autres outils, fût rendu maniable par la puissance de Notre-Dame. Faisant sa prière à deux genoux audit lieu de Notre-Dame, voilà que le *rivet* ou clou de fer qui tenait ce dur collier ferré, s'ôte tout à coup avec grand bruit, et jamais n'a pu être retrouvé.

» Ce pèlerin, affranchi de tous ses maux, relève le susdit carcan miraculeusement tombé à terre, et l'attache à l'autel de ladite chapelle, pour perpétuer la mémoire d'un si grand et signalé miracle. »

Que de faits, d'un caractère moins merveilleux peut-être que la légende du docteur Antonius, que de touchantes histoires pourraient raconter tous ces *ex voto*; ces pauvres fleurs si vite flétries, ces petits tableaux portant seulement une date, un nom, un élan de reconnaissance à Marie : « J'ai prié et j'ai été exaucé ! » Rien de plus, c'est un secret entre le ciel et la terre.

« Elle saura bien ce que cela veut dire, » disait une toute petite fille appendant aux pieds de la Vierge un petit cœur brodé en perles bleues, son premier ouvrage.

Par les froides matinées d'hiver comme aux plus riants jours de l'année, une foule recueillie se presse dans la chapelle; 150,000 pèlerins, sans compter les curieux, la visitent annuellement.

Mais c'est surtout lors des grandes fêtes de la Vierge, et en particulier pendant le mois de mai, que viennent, quelquefois de plus de cinquante lieues, ces longues files de pèlerins, ces processions de tout un village, voire même de plusieurs villages à la fois.

Chaque famille y est au complet, de l'aïeul au dernier né, pas un anneau ne manque à la chaîne patriarcale. Les riches cuisent une double fournée de pains et de galettes; c'est la part des pauvres. On met en branle tous les véhicules de la paroisse, depuis le cabriolet éraillé que le médecin du village (un vieux sceptique peut-être) prête à M. le curé, jusqu'à la carriole d'osier de M. le maire, jusqu'à la pauvre petite charrette de la laitière, traînée par un vieil âne tout pelé. On dirait l'émigration d'une tribu; c'est un pèlerinage. Et chaque fois que, sur la route, se rencontre une ville ou même un village, on met pied à terre, on se forme en procession sur deux lignes, et on chante les litanies de la sainte Vierge.

Mais c'est en entrant à la Délivrande qu'il faut beau voir la procession. Les paysannes ont détroussé leurs jupes, chaussé leurs souliers neufs, mis leurs cornettes blanches; les hommes ont passé par-dessus leurs vêtements couverts de poussière la *blande* neuve (espèce de blouse) en mérinos brun ou vert foncé. Les vieillards, les enfants sont tous descendus de voiture, et le bon curé, vêtu de son plus beau surplis, grave et radieux à la fois, allant de l'un à l'autre

tre, les animant tous des yeux et de la voix, rappelle bien cette touchante figure du *bon pasteur*.

Une procession, moins pittoresque à certain point de vue, mais plus attachante, pour les mères du moins, c'est celle que les enfants de chacune des paroisses de Caen, ont coutume de faire quelques jours après leur première communion.

Si quelque chose en ce monde donne une idée des anges, n'est-ce pas la première communiant vêtue de blanc, enveloppée d'un long voile, entourée d'une auréole de recueillement et de sainteté, comme le nimbe des saintes du moyen âge? Qui a droit de cité dans le sanctuaire de la Vierge, sinon ces chères enfants? Et nous, les mères, nous nous tenons hum-

blement derrière la grille, nous les regardons de loin, mais Dieu sait la joie qui nous remplit l'âme, et de quels yeux nous couvons les enfants qu'il nous a donnés. Hélas! donnés..... prêtés, devrais-je dire; et souvent pour bien peu de temps. D'une année à l'autre la mort fera plus d'un vide dans ce cher petit troupeau. Combien à la procession prochaine d'enfants de moins sur terre et d'anges de plus au ciel!

Cette pensée m'est souvent venue, le cœur est si ingénieux à déflorer ses plus douces joies! Et pourtant que nous revient-il, dit l'auteur de *l'imitation*, de ces soucis d'un avenir incertain, sinon tristesse sur tristesse? A chaque jour suffit son mal.

M^{me} P. P.

UN VIOLON DE PAGANINI

MONSIEUR Durenel, riche banquier de Paris, s'ennuyait en dépit de ses millions. Il avait cependant, outre la fortune, d'autres éléments de bonheur; une douce compagne, un fils qui donnait les plus belles espérances, et une nièce charmante dont il était le tuteur et qu'il aimait comme sa fille. Henriette — c'était le nom de la nièce — avait atteint sa dix-huitième année; elle avait tous les dons du cœur et tous les prestiges de la beauté. Sa vive gaieté et sa gracieuse amabilité n'étaient pas les moindres attraits de la maison du riche banquier. Le désir de marier convenablement sa nièce avait parfois tiré M. Durenel de son apathie ordinaire, et la difficulté de trouver un parti convenable lui avait donné, une fois ou deux, une velléité de préoccupation qui contrastait avec les tendances habituelles de son caractère; mais ces accès d'activité morale étaient de courte durée, et il retombait bientôt dans son insouciance et dans l'ennui qui en était la suite. Il se disait qu'après tout, sa nièce, bien que moins riche que lui, l'était encore assez pour trouver un mari. Pourtant il regrettait aussi vivement que sa nature pouvait le lui permettre, que son fils fût trop jeune de quelques années; car il n'aurait pas hésité, malgré l'exiguïté relative de la dot de sa pupille, à conclure une alliance qui l'eût débarrassé de son unique souci. Quoi qu'il en soit, il s'ennuyait royalement, et c'est à peine si la tendre sollicitude de madame Durenel, les caresses de son fils et le suave sourire d'Henriette parvenaient à déridier son front une fois tous les huit jours.

Pendant qu'il était encore dans les affaires — et il y a de cela quelques années — M. Durenel avait eu un commis qui lui rendit un service signalé dans la circonstance que nous allons raconter.

Il faut dire d'abord que le banquier était loin cependant d'avoir eu pour son commis de généreux procédés, car l'ayant un jour surpris à jouer du violon au moment où il le croyait occupé à faire la balance d'un compte, il l'avait mis à la porte sans pitié. Ce jeune homme, nommé Philippe Forestier, qui avait un véritable talent pour la musique, abandonna complètement la carrière des calculs d'intérêts, qui ne lui rapportaient que peu, pour suivre sa vocation, — et le banquier et le commis s'étaient perdus de vue.

Un an après, le hasard les rassembla à Rome. En pays étranger, deux compatriotes sont facilement deux amis, surtout si ce sont deux anciennes connaissances. Et puis, notre artiste avait déjà une certaine célébrité, et un négociant chez lequel ils se rencontrèrent ne pouvait trouver assez d'éloges pour témoigner l'admiration que lui inspirait le talent du jeune Français. Toujours est-il qu'ils quittèrent bras dessus, bras dessous, la maison de leur ami commun, et que, tout à l'épanchement des mille choses que deux compatriotes, dont l'un aborde seulement la terre étrangère, peuvent avoir à se raconter, ils négligèrent de prendre une voiture. Tout en marchant et en causant, ils s'égarèrent dans les rues de Rome et arrivèrent dans un carrefour désert que surplombaient d'antiques arcades délabrées.

Au moment où ils essayaient de s'orienter, cinq énormes gaillards sortirent tout à coup du milieu des ruines, les garrottèrent en un clin d'œil, leur bandèrent les yeux et les entraînèrent sans qu'il leur fût possible de tenter même la moindre résistance.

Ils étaient tombés entre les mains d'une de ces bandes de hardis voleurs qui naguère encore désolaient la ville éternelle à la barbe de sa police, et

qui, de nos jours, n'ont pas encore complètement abdicqué. Après une demi-heure de marche forcée à travers toutes sortes d'obstacles, ils arrivèrent en un lieu où il leur fut permis de quitter leurs bandeaux. Ils se trouvaient dans un petit salon assez bien meublé, mais éclairés par cinq ou six torches portées par autant de bandits qui se donnaient l'air de valets de bonne maison. La lumière fumeuse et vacillante de ce luminaire funèbre prêtait aux objets un aspect des plus fantastiques; des armes bizarres s'étaient çà et là. Les voleurs qu'on apercevait à la porte, sans pouvoir en apprécier le nombre, présentaient sans cesse leur profil farouche, mais ne franchissaient pas le seuil de cette pièce singulière qui semblait être le cabinet de travail du capitaine de la bande. Ce chef était un homme dans la force de l'âge, d'une complexion délicate, qui ne paraissait guère en harmonie avec les rudes exigences de sa charge. Il avait un costume moitié militaire, moitié civil qui lui donnait une certaine ressemblance avec un héros de mélodrame. Du reste, il avait des manières polies, et ce fut avec un gracieux sourire qu'il invita ses deux hôtes à s'asseoir.

« Messieurs, leur dit-il en assez bon français, je ne doute pas que vous n'ayez déjà compris l'importance des rapports que le *hasard* vient d'établir entre nous, — et il souligna le mot *hasard*. — Vous avez mis le pied sur mon domaine, et vous ne vous étonnez pas que j'exige le tribut qui me revient en pareille circonstance. Pour nous éviter aux uns et aux autres les désagréments d'une discussion superflue, je vous dirai que je sais, si je suis bien renseigné — et je crois l'être — que vous êtes des gens bien élevés et parfaitement à même d'acquiescer la petite *contribution* à laquelle j'ai droit. Que ce mot de *contribution* ne vous effraie pas outre mesure, continua-t-il en regardant le banquier, sur lequel le mot avait produit une impression que le bandit avait remarquée; nous ne sommes pas des juifs, mais de bons chrétiens, et nous ne réclamons des gens que ce qu'ils peuvent raisonnablement donner; nos *clients* n'ont jamais qu'à se louer de nos procédés, tant qu'ils se comportent avec nous comme il convient. Il est vrai que nous avons à notre disposition des moyens quelque peu *sévères* pour arriver à l'exécution de nos ordonnances; mais je vous dirai que nous sommes rarement obligés d'y recourir; car chacun sait qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'échapper à notre justice, quand on a été de mauvaise foi avec nous. C'est assez vous dire, messieurs, que vous devez être parfaitement tranquilles et qu'il pouvait vous arriver pis. Vous voudrez bien avoir l'obligeance de m'indiquer, non votre hôtel, car je le sais, mais la personne à qui mon homme de confiance devra s'adresser pour lui réclamer de votre part le tribut auquel vous vous trouvez astreints. Voici tout ce qu'il faut pour écrire. Pendant que mon intendant, porteur de vos ordres, ira chercher la somme, je vous prierai de me faire l'honneur d'accepter avec moi un verre de xérès et de manger une tranche de chevreuil, si le cœur vous en dit. Je vous répète que nos demandes n'ont rien d'exagéré; vous allez en juger : je sais pertinemment que vous possédez au moins cinq millions; eh bien!

nous n'en prélèverons que la dixième partie, soit cinq cent mille francs, à la condition pourtant qu'ils me seront remis cette nuit même. »

A l'audition de cette sentence, le financier fut atterré; il allait parler et probablement compromettre une situation déjà passablement critique; son compagnon le devina et le prévint en poussant un grand éclat de rire. Ce fut au tour des bandits à témoigner de l'étonnement.

« Ah! ah! fit l'ancien commis de banque en s'interrompant sans cesse pour donner libre cours à son hilarité, le tour est bon!... Mystifié! attrapé! cher monsieur!... C'est ici le cas de dire : les voleurs sont volés!... Vous avez joué de malheur, et vous en serez pour vos frais de police!... Vous êtes tombés juste sur les deux mortels les moins en état de payer les frais de votre admirable diplomatie!... vous avez devant vous un musicien et un poète! »

Et il donna de plus belle accès à son rire, qui n'était que faiblement contagieux pour le banquier.

Le chef des bandits comprit qu'il avait affaire à forte partie. La franche hilarité du plus jeune de ses deux hôtes ne semblait pas l'avoir complètement convaincu.

« Messieurs, dit-il sérieusement, ne plaisantez pas! le temps est précieux, aussi j'aime à terminer rondement les affaires. Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'on a essayé d'avoir recours à de semblables subterfuges, mais on n'a jamais réussi. Je vous prie donc, messieurs, dans votre intérêt, d'agir aussi franchement à mon égard que je le fais envers vous. Dans dix minutes ce ne sera plus cinq cent mille francs que vous aurez à payer, mais un million. »

Le banquier allait parler; heureusement son compagnon le prévint encore.

« Ah! très-cher capitaine, vous écorcheriez bien tous les musiciens et tous les poètes du continent, que vous n'en obtiendriez pas cent mille francs!... Tenez, je vous plains!... Votre police est mal faite. Vous demandez deux millionnaires, et l'on vous amène deux artistes!

— Ah! ah! ma police est mal faite! nous allons bien voir!... Quel est celui de vous deux qui est musicien?

— Moi! dit avec assurance Philippe Forestier.

— Bien!... Votre instrument?

— Le violon.

— A merveille!... Attendez! »

Et il ouvrit une armoire d'une forme bizarre; il en sortit une boîte à violon d'un travail délicat, l'ouvrit et en tira un violon et son archet qu'il remit à l'étranger en l'invitant poliment à faire montre de son savoir.

Celui-ci ne se fit pas prier, examina d'abord attentivement l'instrument qui lui parut parfait de forme et de sonorité, préluda rapidement, serra deux cordes et commença. Aux premiers coups d'archet qu'il donna, le bandit se leva d'étonnement, et l'artiste avait à peine joué cinq minutes, que sous le corridor retentissaient des braves frénétiques, et que dix têtes affreuses mais enthousiastes se pressaient dans l'embrasure de la porte. Les bandits qui portaient les torches les secouaient

d'une façon désordonnée en signe d'approbation, mais le plus charmé de tous était le capitaine.

« Je ne sais comment vous remercier, monsieur, dit-il, pour le plaisir que vous venez de me procurer... Je ne saurais non plus assez vous dire combien je regrette, pour vous, l'erreur dont vous avez été victimes... Veuillez bien, je vous prie, me dire quel dédommagement je vous devrai. Et d'abord, je serais le plus heureux des hommes, si vous vouliez bien accepter ici un modeste déjeuner. »

Les deux Français n'eurent garde de refuser. Une table fut servie à la hâte devant laquelle ils s'assirent avec le capitaine et trois autres voleurs qui, à en juger par leurs manières relativement décentes, devaient occuper un rang important dans la bande. A la prière du chef, le dilettante exécuta plusieurs morceaux qui soulevèrent des tonnerres d'applaudissements. Puis, le prétendu poète fut invité à déclamer quelques vers de sa composition. Le banquier ne brillait pas par un grand fonds de littérature; la poésie surtout n'avait jamais été son fort, et il avait beau s'ingénier à sonder les replis de sa mémoire rebelle pour voir s'il n'y retrouverait pas quelques lambeaux de strophes apprises au collège, rien n'en sortait. Pendant qu'il était ainsi à la torture et qu'il avait aux yeux de ses compagnons l'air de méditer profondément, il eut enfin une réminiscence qui le sauva : il se rappela trois ou quatre couplets bachiques, et il les déclama avec emphase aux applaudissements réitérés de son auditoire.

« Encore une fois, messieurs, leur dit l'aimable bandit, je vous ai réellement trop d'obligation ! »

Et prenant le violon, il ajouta :

« Voici un instrument auquel je tiens beaucoup, et vous me comprendrez sans peine, lorsque vous saurez que c'a été le violon chéri du célèbre Paganini. Je n'ai pas à vous dire par quelle suite d'aventures extraordinaires il se trouve entre mes mains; mais je puis vous assurer que c'est bien là son violon authentique. Le bois en est un peu usé; néanmoins, c'est un rare instrument à tous égards. Il est pour moi d'une valeur inappréciable. Ma gratitude pour vous est si profonde, que je n'ai pas la prétention de m'acquitter pleinement en vous l'offrant, monsieur l'artiste. »

Notre musicien, aux yeux duquel un violon de Paganini avait bien au moins autant de valeur qu'il en pouvait avoir aux yeux du bandit, accepta sans cérémonie, d'autant plus qu'il n'avait aucune raison de douter de l'assertion de ce singulier amphitryon qui, après s'être de nouveau confondu en excuses, les fit reconduire comme ils étaient venus.

Quand les deux amis sentirent qu'ils n'étaient plus suivis, ils enlevèrent leurs bandeaux et se trouvèrent sous les vieilles arcades où ils avaient été si inopinément accostés, il y avait trois ou quatre heures. Le jour commençait à poindre. Le banquier, qui avait conçu une subite affection pour son ancien commis, dont le sang-froid et la présence d'esprit venaient de le tirer d'un danger peu commun, ne voulut plus s'en séparer. Bon gré, malgré, il l'emmena à son hôtel, et, quelques jours après, ils reprirent ensemble le chemin de la France.

A Paris, le banquier, quoique absorbé par ses opérations de Bourse, n'oublia cependant pas son ancien commis; son sauveur de Rome, qui, malgré

un talent incontestable, avait eu bien de la peine à se créer une position plus que modeste. Lorsque M. Durenél eut complètement renoncé aux affaires et qu'il eut plus de loisirs, il allait souvent voir le musicien qui était également le bienvenu dans la famille du millionnaire.

M. Durenél s'ennuyait — nous l'avons dit — et ses fréquentes visites au musicien n'apportaient pas un bien grand remède à son ennui qui avait tous les caractères du spleen. Cependant il y avait une chose capable de faire vibrer le cœur du banquier : c'était le violon de Paganini... non pas les divins accords qu'un maître habile pouvait en tirer, mais tout simplement l'instrument, rien que l'instrument avec ses cordes et son archet. Il eût fait des folies pour avoir ce précieux violon qui était devenu l'objet de ses pensées, depuis qu'il n'allait plus à la Bourse. Mais le musicien paraissait y tenir d'une façon non moins singulière, puisqu'il en avait refusé dix mille francs que le financier lui avait offerts, un jour que son idée fixe avait eu un redoublement de ténacité.

L'ex-banquier revenait néanmoins sans cesse à la charge, mais sans plus de succès.

Enfin, un matin, l'artiste vint arriver son ami plus sombre, plus préoccupé que de coutume.

« Il me faut absolument le violon, dit-il en l'abordant.

— Bah! fit l'artiste, j'y tiens trop moi-même.

— Cent mille francs!

— Non!

— Deux cent mille francs!

— Non!

— Trois cent mille francs! »

L'artiste réfléchit, puis se parlant à lui-même :

« Parbleu, dit-il, je suis un fameux imbécile !... »

S'adressant à son interlocuteur :

« Trois cent mille francs, c'est trop, mon cher; mais je puis en accepter deux cent mille, d'autant plus que l'instrument vous a fait gagner une somme assez ronde... Prenez-le, et qu'il n'en soit plus question. »

M. Durenél sortit un volumineux portefeuille, en tira plusieurs liasses de billets de banque, compta rapidement deux cent mille francs, saisit avec transport le violon tant convoité, et s'en alla le plus heureux des hommes.

Le soir du même jour, l'artiste, en habit de gala, se faisait annoncer chez son ami le millionnaire. La maison lui parut avoir un plus joyeux aspect que d'habitude; tout le monde était souriant, Durenél lui-même était de bonne humeur.

« Eh parbleu, mon ami, vous êtes bien aimable de venir!... Nous parlions justement de vous... Ma nièce nous lisait un petit article où il est question du dernier concert... et je m'aperçois avec plaisir qu'on vous rend justice, cette fois... Mais pourquoi cette tenue de cérémonie? »

— Ah! mon cher, dit l'artiste, c'est que la circonstance est grave... Vous ne vous douteriez pas du motif qui... Voyons, comment vais-je vous dire ça?... Ma foi, je viens tout bonnement vous demander la main de mademoiselle Henriette, votre nièce!

— Tiens! tiens!... Tout d'un coup, comme ça! et sans rien lui en dire, à elle?

— J'ai l'aveu de mademoiselle Henriette, et je n'attendais qu'un peu de fortune pour venir vous demander le vôtre. Vous savez que la capricieuse déesse a bien voulu me faire une petite visite ce matin, et je m'empresse de tirer de ses dons le plus précieux avantage que j'en puisse jamais attendre. »
Deux mois après, l'heureux mariage de Philippe

et d'Henriette se célébrait à l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Et l'ancien banquier Durenel, tout à la joie de posséder son violon Paganini, se sentait de la meilleure humeur du monde.

Que d'influence dans un violon !

B. D'ORADOUR.

ROLAND A RONCEVAUX



J'étais musicien, je discuterais avec vous la partition de M. Mermet, mais, hélas ! ne sachant pas lire une note, je suis forcé, à mon grand regret, de ne vous parler que du poème de *Roland à Roncevaux* (1).

Il est très-bien écrit ce poème, et, contrairement à la plupart des livrets d'opéra, il laisse aux personnages mis en scène leur vraie physionomie ; nous pourrions donc aujourd'hui, tout en parlant théâtre, parler histoire. Comme cette histoire est amusante, je ne crains pas d'en causer avec vous, moi qui ne suis ni un savant ni un philosophe.

Sur ce... savez-vous ce qu'était Roland ?

— Mais certainement ! me répondrez-vous ; c'était un des douze pairs de l'empereur Charlemagne.

— Et puis ?

— Et puis... notre histoire de France ne nous dit que cela.

C'est peu, vous en conviendrez, pour écrire quatre actes, et pourtant, dans les histoires les plus complètes, il n'y a que cela sur Roland, et pas davantage sur les autres pairs.

Comment M. Mermet a-t-il donc pu faire un portrait ressemblant avec une silhouette aussi vague ?

Il a lu les romans de chevalerie et il a trouvé sur leurs pages, jaunies par les siècles, les traits de son héros.

Dans la vie des peuples, lorsque l'histoire est muette, la légende parle. La légende est à l'histoire ce qu'est la broderie à la batiste, elle la recouvre de mille fleurs qui la cachent un peu, mais qui tiennent à elle comme vos broderies tiennent à la batiste. L'histoire est écrite par les savants et les hommes d'Etat, la légende est chantée par les poètes et par le peuple.

Les révolutions, les guerres, les bouleversements

humains déchirent les livres, mais n'effacent jamais de la mémoire des peuples les récits des poètes.

Nul n'a été plus chanté que l'empereur Charlemagne, parce qu'il a été si grand, si lumineux, qu'il a effacé toutes les ombres pâles qui ont glissé avant lui sur la terre des Francs. Toutes les vagues figures de rois qui l'avaient précédé, le peuple les a jetées sous son manteau de pourpre ; toutes les aventures, tous les exploits des héros antérieurs, le peuple les a prêtés aux fiers soldats du grand empereur. Après Charlemagne, il fit clair en Europe, et les poètes laissèrent parler les historiens.

Seulement les poètes ne peuvent jamais se taire ; lorsqu'ils ne trouvent rien à dire sur les choses et les hommes de leur temps, ils cherchent dans les vieux récits des sujets pour de nouveaux poèmes — c'est ce que firent les romanciers du moyen âge. — Avec les vieilles légendes, ils écrivirent les romans de chevalerie, et ils y firent revivre Charlemagne, les pairs, Roland, Artus, Huon de Bordeaux, Merlin. M. Mermet feuilleta ces romans de chevalerie, et y trouva le sujet de son poème.

Faisons donc comme lui, oublions la batiste et ne regardons que la broderie. Sa broderie est belle, suivons-la point par point.

Au premier acte, la scène se passe dans le château de Ganelon, comte des Pyrénées ; nous sommes dans une immense salle voûtée, pleine de gens d'armes et de vassaux ; par la fenêtre ouverte, on voit les cimes neigeuses et les gorges profondes de la montagne, et le chœur chante :

Le comte Ganelon épouse Alde la belle.

C'est grand jour de fête au manoir.

Ce comte Ganelon, un très-méchant homme, se dispose en effet à épouser la fille d'un de ses amis, une pauvre orpheline qui ne l'aime pas du tout. — Dans tous les romans de chevalerie, il y a une belle fille qui va se marier malgré elle et qu'un beau chevalier vient délivrer avant la signature du con-

(1) Dans la *Revue Musicale*, mademoiselle Lassaveur a déjà apprécié l'œuvre au point de vue de la musique. — Voir notre numéro de Décembre 1864.

trat. Ce beau chevalier qu'Alde n'osait plus espérer arrive au dernier moment. C'est Roland, neveu de Charlemagne, que l'empereur envoie en Espagne comme ambassadeur près de l'émir sarrasin de Saragosse.

Charlemagne était, en effet, en guerre avec les Sarrasins, que son grand-père Charles Martel avait vaincus à Poitiers et refoulés au sud des Pyrénées; seulement, avant d'aller le mettre en miettes, il lui faisait porter des propositions de paix. Elles étaient dures ces propositions, et Roland seul avait osé se charger de la commission. L'empereur ne demandait à l'émir que sa soumission absolue et son abjuration, à la Saint-Michel suivante, dans l'église d'Aix-la-Chapelle, sa capitale.

Donc Roland, surpris par l'orage, est venu demander l'hospitalité à Alde. Alde la lui accorde gracieusement, et lui peint l'aversion que lui inspire son futur. Roland la trouve digne d'intérêt, et il va tirer sa Durandal pour pourfendre Ganelon, lorsqu'un grand combat se livre dans son âme. S'il délivre Alde, il l'aimera; le roman de chevalerie le veut ainsi; mais s'il l'aime, son épée perdra sa vertu. Car, ne l'oubliez pas, dans tous les romans de chevalerie, les héros ont des épées magiques avec lesquelles ils font ce qu'il serait impossible de faire avec des épées comme la mienne, je vous en réponds. Roland tenait la sienne d'un ange, et cet ange l'avait prévenu que le jour où il aimerait, son épée ne couperait plus. Or, cette Durandal coupait des rochers comme du beurre, et les pins comme des radis. On ne se prive pas sans regret d'un si charmant outil. Mais, d'un autre côté, Roland était chevalier, et tout chevalier devait défendre les faibles, or Alde était faible. Entre l'intérêt et le devoir, la lutte n'est jamais longue, dans les romans de chevalerie, et Roland s'écrie :

Quand je chassai l'éperon d'or,
Je jurai de punir le crime,
De protéger ceux qu'on opprime;
De mon serment je me souviens encor.

Là-dessus, arrive Ganelon, qui n'est nullement décidé à céder sa fiancée, et les épées vont se choquer, lorsque l'archevêque Turpin étend sa crosse entre les combattants, et leur défend de vider leur querelle avant d'avoir rempli leur mission près de l'émir. D'où j'ai conclu avec M. Mermet que Ganelon était aussi envoyé comme ambassadeur à Saragosse, ce qui rendra sa conduite future encore bien plus noire.

Dans l'histoire, ce comte Ganelon s'appelle Lupus, et est duc des Gascons.

Quant à Turpin, c'était un archevêque comme on n'en rencontre plus; après avoir dit la messe, il chassait sa cotte de mailles et il avait une épée dont il se servait presque aussi bien que Roland de sa Durandal. Il allait, lui aussi, à Saragosse. Voyez ce que c'est que le bon exemple : Roland était parti seul, et les autres le suivaient.

Dès que l'archevêque a fini de parler, Alde remercie son généreux défenseur; Ganelon trame avec son écuyer les plus ténébreux projets, et les Francs, qui avaient flâné probablement un peu par le long des noisetiers, arrivent. Roland, impatient

de terminer sa mission, pour pouvoir châtier le méchant Ganelon, se met immédiatement à leur tête, et ils partent tous en chantant, comme s'ils n'avaient pas déjà fait une étape :

Superbes Pyrénées,
Qui dressez dans le ciel
Vos cimes couronnées
D'un hiver éternel,
Pour nous livrer passage
Ouvrez vos larges flancs;
Faites taire l'orage,
Voici les Francs.

Moi qui ne suis pas musicien, je trouve ce morceau très-beau, mais ce n'est pas une raison pour qu'il le soit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au dernier vers le rideau tombe, le premier acte étant fini.

Au deuxième acte, nous sommes à Saragosse, dans le palais de l'émir, un magnifique palais arabe éclairé par des lanternes chinoises. Sous les lanternes, Alde pleure dans les bras de la fille de l'émir. Cela vous étonne, n'est-ce pas? C'est pourtant bien simple. La fille de l'émir était prisonnière de Ganelon, et au moment où Ganelon veut faire mettre Alde en prison dans une de ses tours, Alde donne la liberté à sa captive, qui, pour n'être pas en reste de générosité avec la belle chrétienne, la fait évader à son tour et l'amène chez son père. Les héros des romans de chevalerie passent par de si rudes épreuves, qu'il faut bien au moins de temps en temps leur donner la possibilité de faire ce que ni vous ni moi ne pourrions exécuter.

La fille de l'émir pleure dans les bras de sa protégée, parce que Roland, l'ambassadeur, est arrivé avec vingt mille chevaliers, ce qui a fort effrayé la cour paternelle. Il y avait de quoi. Mais Alde promet d'intercéder près de lui, et elle va préparer son discours pendant que Roland dit à l'émir de plus en plus vexé :

En tes mains je remets le sceau de Charlemagne;
Avec sa grande armée il s'avance en Espagne,
Comme ton suzerain tu le reconnaitras,
Puis au printemps toi-même,
En la chapelle d'Aix, émir, tu te rendras,
Pour recevoir l'eau du baptême.
A ce prix, c'est la paix; sinon, voici ton sort :
Saragosse est prise et rasée,
Ton armée entière écrasée...
Pour les tiens et pour toi, l'esclavage ou la mort.

L'émir demande une heure de réflexion; et pour faire prendre patience à son hôte, lui ouvre la porte de son jardin et lui fait servir une foule de verres de sirops par des jeunes filles qui valsent avec ces verres, sans en laisser tomber une goutte. — Dès que Roland n'a plus soif, les esclaves disparaissent, et Alde arrive cachée sous le voile de Saïda son amie. Roland oublie tout à fait sa Durandal, lorsque l'émir arrive suivi de Ganelon. L'émir prenant Alde pour sa fille, vu son voile, se fâche; Alde le soulève, alors Ganelon entre dans une colère atroce, mais Roland n'a pas peur du bruit et dit tranquillement :

Que ton tribut, émir, soit préparé...
Quant à la noble châtelaine,
Vers Charlemagne je l'emmène.
Dans une heure je partirai.

Lorsque les paladins se faisaient aimer par une belle captive, ils l'emmenaient généralement à Rome, pour que le pape pût dire leur messe de mariage. Telle était, j'en suis certain, la volonté de Roland, mais, avant, il fallait qu'il rejoignît Charlemagne.

Une fois seuls, l'émir et Ganelon machinent une terrible trahison. L'émir paiera le tribut demandé pour que Roland s'éloigne sans défiance, et Ganelon guidera les Sarrasins au col de Roncevaux, défilé étroit et sombre que doit traverser le paladin, et là on le massacrera avec son escorte. Tous les chefs sarrasins crient avec accompagnement de beaucoup de trompettes :

O Roncevaux,
Le vallon sombre,
Prête ton ombre
A leurs tombeaux.

Roland, suivi des douze pairs, traverse le fond de la scène, puis le rideau tombe pour permettre aux machinistes d'édifier sans distractions le col de Roncevaux, où se chante le troisième acte.

Il paraît que pendant le deuxième acte, l'empereur Charlemagne s'était fort ennuyé, car pour se distraire il avait, lui aussi, passé les Pyrénées. Au lever du rideau, Roland nous l'apprend en chantant :

L'Empereur et l'armée abandonnent l'Espagne;
Et nous, dans ce vallon nous passerons la nuit.
Chevauchez à loisir, empereur Charlemagne,
Car c'est votre neveu, c'est Roland qui vous suit.

Roland est tourmenté, il vient de relire sur la lame de son épée les phrases gravées par l'ange :

Je suis Durandal
Du plus dur métal.
Sans craindre personne,
Qui me portera
La victoire aura
Son cœur s'il ne donne.

Il l'a donné son cœur, il s'en confesse humblement à l'archevêque Turpin, qui lui conseille de mettre Alde sous la protection de Charlemagne, mais de ne pas l'épouser; car il se doit à la France qui a besoin que Durandal coupe toujours. Roland allait peut-être écouter l'archevêque, mais Alde vient prendre part à la conversation, et Roland dit à l'archevêque : « Tant pis si Durandal ne coupe plus. »

Turpin se dispose à le sermonner vertement, lorsqu'un pâtre arrive essoufflé annoncer que les Sarrasins cernent la vallée. Roland dit au pâtre de faire fuir Alde, et il se prépare au combat.

Roland avait un cor d'ivoire qu'on appelait l'Olifant. Lorsqu'on sonnait doucement dans ce cor, on l'entendait jusqu'à sept lieues; lorsqu'on soufflait fort, on l'entendait jusqu'à dix. Les pairs prient Roland d'en sonner pour avertir Charlemagne, qui n'est pas encore à dix lieues; mais Roland, qui a oublié que Durandal ne coupe plus, s'y refuse.

Non, non... les félons pourraient croire
Que nous avons peur,

Leur répond-il : d'ailleurs,

Contre gens hauts de cœur le nombre a peu de chances.
Si vous êtes les Francs, les païens sont perdus.

Les Francs reprennent confiance après avoir été bénis et absous par l'archevêque Turpin, qui a quitté sa crosse pour tirer son épée, et le combat commence.

Le combat fut si terrible, qu'on n'osa pas le livrer devant le public, et lorsque la toile se lève, pour le quatrième acte, la bataille est perdue depuis la veille. Roland est seul vivant au milieu des cadavres amoncelés, Ganelon est mort, mais Durandal est brisée. Roland va mourir aussi, et il profite du peu de souffle qui lui reste pour sonner l'Olifant.

Reviens pour nous venger, reviens, ô Charlemagne !
Tu n'as plus un soldat sur la terre d'Espagne;
Et c'étaient de vaillants vassaux,
Ceux qui sont morts à Roncevaux !

Charlemagne entend le son de l'Olifant, il fait faire demi-tour à son armée, et vole au secours de son neveu. Alde vole encore plus vite que lui, et arrive à temps pour soutenir Roland qui chancelle. Il lui promet de l'épouser au ciel, et dès qu'il voit ses compagnons, il oublie tout pour ne songer qu'à la gloire, et il leur crie d'une voix forte :

Je veux vous servir de bannière.
Au combat, sur vos bras, emportez-moi mourant...
Montjoie et Charlemagne ! En avant ! en avant !

Les guerriers enlèvent Roland sur leurs boucliers, Charlemagne arrive, Alde tombe à genoux, et Roland meurt !

.....

Voilà une des légendes de Roland; il y en a cent autres. Lorsqu'on les lit attentivement, on s'aperçoit que Roland n'est pas un personnage réel, mais qu'il est la personnification des armées de Charlemagne, et avec tous ces récits on peut reconstruire l'histoire oubliée.

Les légendes sont, comme les contes de fées leurs fils, de charmants écrivains qui renferment de belles vérités.

LOUIS DE LYRON.

LA FERME AUX IFS



O n'était en octobre, il pleuvait, et la nuit, qui commençait à laisser traîner sur les campagnes les plis de sa robe grise, était presque complète à Paris, surtout dans les anciens quartiers où l'air, la lumière et le soleil n'ont point pénétré à la suite de la pioche des démolisseurs. Il faisait encore presque jour aux Champs-Élysées, l'entre chien et loup régnait sur les boulevards, tandis que les ombres enveloppaient complètement la rue des Vieilles-Maudriettes, et au fond d'une maison de cette rue, au deuxième étage, près d'un petit feu pétillant, deux jeunes filles causaient. Elles étaient éclairées seulement par la flamme qui laissait deviner leur silhouette élégante, et permettait d'entrevoir par instants les détails de la chambre simple et coquette dont l'une d'elles était la propriétaire. Cette chambre était simple, car le petit lit de fer, les vieux meubles en noyer, les rideaux de perse rose n'affichaient pas la moindre prétention au luxe, ni à la recherche, et pourtant, mille petits détails lui donnaient une grâce juvénile. C'étaient des fleurs sur l'appui de la fenêtre, des albums et des coffrets sur la table, un lambrequin de tapisserie sur la cheminée, sur les murs quelques photographies dans des passe-partout, un devant de foyer, des housses, des coussins, merveilleux produits de l'aiguille ou du crochet, une lampe de terre cuite laissant déborder des festons de lierre; au chevet du lit, un bénitier dont les brunes sculptures imitaient le vieux bois, tout ce qui révélait enfin le travail et les soins assidus d'une jeune fille. — Que fallait-il en augurer? simplement qu'elle avait des instincts d'élégance et qu'elle avait demandé à ses doigts agiles, à ses doigts de fée, ce qu'elle n'avait pu demander à un décorateur.

Les deux jeunes filles étaient assises sur des chaises basses, tout près l'une de l'autre, et quoi qu'elles fussent seules, elles parlaient à demi-voix.

« J'en avais le pressentiment, disait la plus petite, en partant pour les bains de mer, je me disais : Adrienne se mariera avant l'hiver, et tu vois! cela se vérifie.

— Mon Dieu, oui! répondit la seconde, j'ai vingt-deux ans, fille majeure! il faut bien en finir et se faire une raison.

— Tu n'es donc pas très-contente?

— Distinguons, comme dit papa. Je suis con-

tente, sous certains points de vue, un peu triste sous d'autres. Mais que veux-tu, Clotilde? quand on n'est pas riche, on ne choisit pas, on accepte son sort et son mari. Nous sommes six enfants; la place que mon père occupe aux finances de la Ville est très-belle, très-honorable, mais assez peu payée; ça nous donne nos entrées dans le monde, mais ça ne nous donne pas ce qu'il faudrait pour y figurer comme je l'entendrais. J'admire maman; elle fait des merveilles d'économie, des prodiges d'industrie, elle réussit à nous donner un certain bien-être tout en gardant un extérieur convenable; mais, je l'avoue, je n'ai pas la même vocation : je ne suis ni patiente, ni laborieuse comme elle...

— Oui, tu aimes bien le monde, et tu ne haïrais pas la dépense, dit Clotilde avec conviction.

— Il est vrai, et c'est pour cela que je me marie; ennuiement pour le présent, mais avec un bel avenir devant les yeux.

— Conte-moi tout cela. Ton mari, comment est-il?

— Bien. Maman convient qu'il a de jolies manières; papa lui trouve un esprit solide...

— Et toi?

— Oh! moi, tu sais que je ne cherche pas l'idéal; tel qu'il est, M. Philippe Gerbert me convient; je pense que nous nous entendrons bien.

— Est-il grand? a-t-il une belle figure?

— Que tu es enfant, Clotilde! Qu'est-ce que cela fait? un homme a-t-il besoin de ressembler aux modèles de dessin? M. Philippe est assez grand, il a une figure hâlée, parce qu'il vit au grand air, des yeux riant... voilà tout.

— Il vit au grand air! il n'habite donc pas Paris?

En ce moment le feu jeta une vive lueur et laissa voir la jolie figure de Clotilde, ses petits traits délicats qui la faisaient ressembler à une bergère de porcelaine, et ses yeux bleus qui exprimaient une grande surprise.

« C'est là, répondit Adrienne, ce vilain point de vue dont je te parlais. M. Gerbert habite la province, pis que la province, la campagne. Il demeure aux environs de Valenciennes.

— Oh! mon Dieu!

— Oui; il a là une grande exploitation agricole et une fabrique de sucre. C'est la ferme de son père, à laquelle il a joint une usine, et sa maison s'appelle dans le pays la Ferme-aux-Ifs.

— C'est un joli nom.

— Très-joli; mais je crains que toute la beauté du lieu se borne au nom. Enfin, on s'y fera!

— Et tu passeras ta vie à la Ferme-aux-Ifs?

— Tu me demandes le fond du fond ; mais va, Clotilde, je n'ai pas de secrets pour toi. M. Philippe gagne beaucoup d'argent, surtout avec son sucre et ses esprits, ça s'appelle comme cela ; en vivant quelques années à la campagne, tranquillement, sans fracas, sans fêtes (et j'aurai ce courage !), il pourra réaliser de belles économies, et alors nous viendrons à Paris, et nous y vivrons comme je l'entends. Tu comprends ? je sacrifie quelques années pour assurer le reste de ma vie. Je ferai des économies, je me tiendrai à l'écart de toute dépense, je liardrai, s'il le faut, afin d'acquiescer ce que j'ai toujours rêvé : une existence large et facile, à Paris, dans mon centre, le seul endroit de la terre où il fasse bon vivre. Ne suis-je pas prudente ?

— Certes ! et ton futur, que dit-il de cela ?

— Il ne dit pas non, cela me suffit. Je lui ai exprimé le regret, très-réel, très-sincère, que j'éprouve à quitter Paris, ma famille, mes habitudes, et alors il m'a dit sérieusement, loyalement : Soyez sûre que je travaillerai, que je ferai tous mes efforts afin que vous puissiez revenir à Paris, avant que peu d'années se soient écoulées. Votre exil, mademoiselle, ne sera pas éternel.

— Il l'aime donc bien ? demanda Clotilde avec curiosité, et en se rapprochant de son amie.

— Je le crois, dit celle-ci tranquillement ; sans cela, pourquoi m'épouserait-il ? Je n'ai d'argent ni dans le présent ni dans l'avenir.

— Ah ! ce vilain argent !

— Tu en parles à ton aise, Clotilde, toi, fille unique, et riche ! Tu n'as pas peur de manquer d'établissement, et de coiffer ladite sainte, comme dit mon frère aîné.

— Non, répondit Clotilde avec insouciance, mais néanmoins, au milieu de toutes mes richesses, je suis encore privée de bien des choses. Papa est si sévère sur l'article des dépenses : une belle simplicité, voilà ce qu'il veut... Je te demande si on peut être simple de notre temps ?

— C'est bien vrai, et quand, comme mes sœurs et moi, on est condamné à la simplicité forcée et à perpétuité, je t'assure qu'on désire vivement le luxe et qu'on ne recule pas devant quelques sacrifices pour arriver à la fortune.

— Mais c'est un grand sacrifice que de quitter Paris et de s'en aller vivre dans une ferme ; à moins que tu n'aimes bien ton fiancé, ma pauvre Adrienne ?

— Oh ! je l'aimerais quand il sera mon mari. J'ai de bonnes intentions pour lui, à condition...

— A condition qu'il fasse tes volontés, n'est-ce pas ?

— Dame ! je quitte tout pour lui... Sais-tu que la Ferme-aux-Ifs ne sera pas un séjour de délices, d'autant plus que j'y trouverai déjà installée toute une famille.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, M. Philippe a encore sa mère, qui vit avec lui et qui ne nous quittera point ; de plus, il a recueilli sa sœur et la fille de cette sœur, et tout ce monde vivra sous le même toit.

— C'est très-patriarcal, très-édifiant ; mais comment se fait-il que M. Philippe t'impose la corvée de vivre en famille, avec des gens que tu ne connais pas ?

— Ah ! voici. La sœur de M. Philippe est veuve,

et son mari l'a complètement ruinée ; elle avait deux filles, l'aînée est mariée à un officier de l'armée d'Afrique, la seconde n'a pas quitté sa mère, et M. Gerbert paraît très-affectionné à ses parentes. Je l'aurais heurté, blessé en parlant d'un changement dans sa manière de vivre.

— Mais cela t'ennuie ?

— Juges-en : je quitte ma famille, qui est si aimable et si distinguée, pour m'en aller vivre avec des inconnus, des gens de province, une vieille mère pleine de préjugés, une belle-sœur morose et mélancolique, et une petite niaise qui m'appellera sa tante, comme pour me vieillir ! Il faut, je te l'avoue franchement, et le désir que j'ai de ne pas rester fille, et la perspective d'un avenir plus riant, et l'espèce d'attrait que m'inspire M. Philippe, pour accepter un mariage dans de semblables conditions.

— Tu as bien raison ; moi, je dirais : nenni.

— Toi, tu peux choisir, encore un coup ! répéta Adrienne avec impatience. Va, Clotilde, tu es heureuse ; on te trouvera quelque mari charmant, tu demeureras à Paris, tu n'auras pas l'ombre d'un sacrifice...

— Voici mon rêve, dit Clotilde à voix basse : un mari auditeur au conseil d'État, très-aimable et très-comme il faut, un hôtel du côté des Champs-Élysées, et un petit château en Normandie ; j'aime tant la verdure et les pâturages ! Rien de plus, rien de moins.

— C'est bien assez, dit Adrienne.

Une vieille domestique entr'ouvrit discrètement la porte et dit :

« Mademoiselle Clotilde, votre maman vous attend en bas, dans sa voiture. »

Elles se levèrent ; Adrienne alluma une bougie, et aida son amie à mettre son manteau ; Clotilde lui dit :

« Je reviendrai demain, tous les jours, jusqu'à ton mariage. Quand est-ce ? »

— Le 11 novembre.

— Oh ! comme le temps va passer vite ! Adieu, adieu !

— Au revoir, chère Clotilde, mes respects à ta mère. »

Elle la conduisit jusqu'à l'escalier, et la domestique l'escorta jusqu'à la voiture. Adrienne revint dans sa chambre et remit en ordre les menus objets qui se trouvaient sur la cheminée. La petite glace reflétait son image ; la petite glace expliquait la prédilection de M. Philippe Gerbert pour la gentille Parisienne, si belle et si gracieuse à la fois : elle reflétait un visage de Muse, de beaux cheveux noirs dont les sept pointes dessinaient admirablement le contour d'un front large et pur, des yeux noirs, tendres et vifs, une petite bouche sérieuse, une taille élancée et qui donnait un grand air à la plus simple robe, de belles mains, longues et adroites, un ensemble séduisant et distingué à la fois, qui aurait entraîné tous les cœurs à l'heureuse époque où les cœurs se laissaient entraîner par autre chose que par la dot. Telle était Adrienne ; une expression mélancolique, que l'on voit souvent au front des ambitieux, donnait plus de charme encore à son beau visage : c'était là ce qui avait surtout séduit Philippe Gerbert ; il voulait la rendre heureuse, il voulait la faire sourire ; — le bonheur

des autres est l'ambition des cœurs généreux, mais il ne se doutait pas des rêves de cette belle jeune fille. Le visage incliné, les yeux baissés, elle rêve : elle désire sans doute la beauté des champs, la pureté des nuits étoilées, l'harmonieuse voix d'un ruisseau, les senteurs embaumées des forêts ? elle désire un cœur pour la chérir, des enfants sur ses genoux, de vieux parents à égayer ?... Non, elle pense à ce que vaut un cachemire, et elle calcule combien coûterait pour sa chambre à coucher un ameublement complet en bois de rose... Adrienne rêvait et supputait ainsi, et pourtant, quand un coup de sonnette lui annonça la visite de son fiancé, elle eut un léger battement de cœur ; ce cœur était-il mort ou n'était-il qu'endormi ?...

II

LETTRE D'ÉLISABETH CHEVALIER A M^{me} LOUISE DUBREUIL.

La Ferme-aux-Ifs. Octobre.

« Ma bonne petite sœur,

» Quel que soit le courage que tu me prêches et dont maman me donne si bien l'exemple, je ne puis m'habituer à ton absence, tu es partie depuis deux ans pour cette vilaine Afrique, et je te cherche encore ; je me dis à chaque instant, à chaque petit événement : — Je conterai cela à Louise... et Louise est si loin ; la terre et les mers nous séparent ! Je ne fais pas de phrases, va, mais j'ai le cœur bien gros quand je pense à ta garnison numide, et que je sens si loin de moi, toi, ma chérie, et tes enfants si chéris aussi. Heureux temps que celui où tu tenais garnison à Valenciennes, et où nous nous voyions presque tous les jours ! Non, je ne puis pas me faire à ne plus te voir, à ne plus entendre Gustave et Marie jouer dans le verger, et à ne plus mettre votre couvert, tous les dimanches, à la table de famille. Et maman, et bonne-maman ! elles prêchent la résignation, la patience, mais, hélas ! *prédicateur, prêche-toi toi-même !* bonne-maman soupire quand on parle de ses arrière-petits-enfants, et maman a les yeux rouges quand le courrier d'Afrique est en retard. Elle ne dit rien, mais je la vois prier à l'église, et je devine son chagrin par le mien.

» Mais c'est surtout quand il se fait une agitation dans notre tranquille intérieur, que j'ai besoin de toi, chère sœur, que je voudrais te voir, te parler, te consulter, te dire tout ce que j'éprouve, au risque même d'être blâmée et grondée. La confiance coulait de source de moi à toi, ma bonne Louise, et mille petites impressions que je n'oserais confier à ma mère (je craindrais de la tourmenter), je te les dirais à l'heure même et je serais soulagée. Et aujourd'hui, si tu savais quelle révolution chez nous ! ce n'est pas une tempête dans un verre d'eau, comme dirait ton mari, non, c'est une vraie révolution domestique. Notre oncle Philippe se marie ! Si j'avais la plume de madame de Sévigné, j'emploierais ses détours, ses circonlocution, ses exclamations pour te raconter ce grand événement, mais j'aime mieux aller droit au but, et te dire : Notre oncle se marie !

» Tu me diras : Quoi d'étonnant à ce qu'un

homme de trente-deux ans, si agréable et si estimable, ait trouvé une femme ? ne nous y étions-nous pas toujours attendues ? Il est vrai, Louise, et notre mère avait engagé souvent son frère à faire un choix parmi les jeunes filles qui nous entourent ; j'étais, pour mon compte, très-disposée à chérir ma jeune tante, et, Dieu merci, je le suis toujours, quoique le choix qu'il a fait ne soit peut-être pas celui que ma mère et bonne-maman lui auraient indiqué. Il se marie selon son cœur, par inclination et sans avoir consulté personne. Il épouse mademoiselle Adrienne d'Auvray ; elle a vingt-deux ans, elle est fille d'un employé supérieur des finances de Paris ; sa famille est tout ce qu'il y a de bon et de distingué, et elle-même est, dit-on, extrêmement belle, aimable, pleine de talents et de qualités. Elle n'a pas de fortune, mais nous avons appris, chère Louise, combien la richesse est éphémère, et si, comme son éducation le fait espérer, notre future tante a des goûts simples, des talents qui ornent l'intérieur, une belle âme, bonne et pieuse, notre oncle ne sera-t-il pas heureux ? Cependant, Louise, je n'ai avec toi ni réticences ni mystères, et je dois t'avouer que ce mariage avec une jeune fille inconnue, une jeune fille du grand monde, me fait presque peur. C'est un sentiment égoïste, puisque mon oncle semble si heureux : mais y a-t-il de l'égoïsme à craindre pour sa mère ? Comment nous traitera-t-elle ? que fera-t-elle pour nous ? partagera-t-elle les sentiments de mon oncle, si bon pour nous et qui nous a ouverts, dans notre naufrage, un si doux asile ? Sera-t-elle affectueuse pour notre mère, qui, souffrante de corps et d'âme, a tant besoin d'affection, et enfin, me rendra-t-elle un peu de cette amitié que je suis disposée à lui témoigner ?

» Notre avenir est en germe dans ces questions, puisque nous dépendons de mon oncle Philippe, et que notre univers à nous, c'est la Ferme-aux-Ifs, chère maison de nos pères, où maman s'est trouvée si heureuse de revenir après tant de secousses et de chagrins ! Si notre oncle avait épousé quelqu'une de nos amies, Emma, ou Delphine, ou Léonie, je n'aurais pas eu ces inquiétudes, mais l'inconnu épouvante toujours. C'est à Paris, dans un dîner chez le notaire Lucas, qu'il a vu cette jeune fille ; il a été séduit et entraîné par sa beauté et par tout ce qu'on lui a dit de bon et d'honorable sur sa famille. Sa mère est, dit-on, une femme exemplaire, pleine de modestie, de piété, et ayant élevé d'une manière parfaite sa nombreuse famille. Mon oncle a raconté ces détails à bonne-maman et à notre mère, mais son parti était déjà bien arrêté, car je crois qu'il aime extrêmement sa future femme. Il se marie dans quinze jours, mais nous n'irons pas à la noce : bonne-maman est trop âgée et maman trop souffrante pour assister à des fêtes. Si tu n'étais pas à Blidah, que tu ferais bonne figure à la cérémonie, et que ton mari, avec ses belles épaulettes, sa décoration de Crimée et sa croix d'honneur, représenterait bien la famille !

» En attendant, nous faisons arranger la maison pour l'arrivée de madame Philippe Gerbert. Elle occupera, avec son mari, le nouveau corps de logis, et nous y faisons disposer une charmante chambre à coucher, toute rose et blanche, un grand salon,

un bureau pour mon oncle et un petit salon-bibliothèque pour ma tante. Cette dernière pièce est bien jolie, elle ouvre sur le parterre et les grands rosiers, les hauts jasmins monent à la fenêtre pour dire bonjour à la maîtresse du domaine. On met des tapis partout; le mobilier vient de Paris et les tentures aussi, et ces murs que tu as connus si tristes et si nus, sont égayés maintenant par les plus brillantes couleurs. Le vestibule est tout meublé de vieux chêne : bonne-maman a donné pour cela deux bahuts, une crédence et un coffre sculpté qui, depuis un temps immémorial, ornaient la cuisine de la ferme. J'espère qu'ils seront contents; j'ourle à force le linge de maison, j'y brode les initiales : ma grand'mère tient à offrir à sa bru les clefs d'une vaste armoire toute débordante de toile de Flandre, sous la forme de nappes damassées, fines serviettes et beaux draps de lit. Encore une fois, si tu étais là, Louise, tu m'aiderais !

» En causant avec toi, je me suis distraite, et j'ai moins peur de l'avenir. Il est impossible, n'est-il pas vrai ? que notre jeune tante ne soit pas très-bonne, puisqu'elle est si belle et qu'elle a été élevée par une mère si accomplie ? il est impossible aussi qu'elle ne chérisse pas maman, maman, qui est la bonté, la douceur même, et qui est si disposée à aimer ce qu'aime son frère ? Et moi... moi je tiens si peu de place... si elle savait comme nos cœurs vont au-devant d'elle, comme nous lui rendrons en amitié, en dévouement, le bonheur qu'elle donnera à notre oncle, elle nous aimerait à l'avance. Je ne veux plus avoir peur, ni me nourrir de ces préjugés de la province contre Paris... Léonie me disait hier : « Oh ! je te plains ! ta tante la Parisienne trouvera tout mauvais, gauche, d'un goût

détestable, elle ne sera contente de rien, et quoi qu'on fasse pour elle, toujours elle regrettera son incomparable Paris, compte là-dessus. » Mais Léonie n'est pas prophète : il se fait tant de bien à Paris, pourquoi Adrienne ne serait-elle pas du nombre de ces femmes simples, pieuses, qui donnent l'élan aux bonnes œuvres, tout en étant le soleil de leur maison ?

» Si quelques Parisiennes aiment trop le luxe et la parure, les plaisirs et les dépenses, n'est-ce pas de Paris que nous viennent toutes les créations de la piété et de la charité, et les femmes n'en sont-elles pas les reines ? Oh ! si Adrienne a ces sentiments-là, si elle est comme je la rêve, que nous l'aimerons, et que de progrès elle fera faire à toutes nos petites entreprises — l'ouvrage — l'asile — l'école — elle aura de bonnes idées pour toute chose, elle nous guidera, je serai si heureuse de la suivre ! elle régnera doucement dans notre maison, et je serai si heureuse de lui obéir !

» Me voilà toute relevée : ce que c'est que de s'épancher avec toi ! il semble que ton indulgente bonté rayonne à travers l'espace et dissipe les nuages dont j'étais environnée. Adieu, ma bonne sœur, ma Louise chérie ; je te donne toujours rendez-vous le matin à la messe, et le soir au *Souvenez-vous* de la prière. Nous le disons l'un pour l'autre. Rappelle-moi au souvenir de ton cher mari, et embrasse mes neveux pour leur tante qui les aime. Je t'embrasse mille fois. A toi d'amitié tendre.

» Ta sœur,

» ELISABETH CHEVALIER.»

A Madame Louise Dubreuil, à Blidah (Afrique).

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

UN PEU DE TOUT

A PROPOS DE LA REVUE MUSICALE

LE 1^{er} JANVIER. — POINT DE COMPLIMENTS. — LE TRÉSOR DE PIERROT. — SPONTINI A BERLIN. — BUDGET ARTISTIQUE DE L'ANNÉE 1864. — LISZT ET CHOPIN. — LA VIEILLE BLANCHISSEUSE.



DEPUIS dix ans que nous avons l'honneur de rédiger la *Revue Musicale* du *Journal des Demoiselles*, il n'est pas un 1^{er} Janvier qui ne nous ait coûté d'héroïques efforts. Quelle formule nouvelle pourrait servir à composer le *speech* traditionnel ? Comment espérer

se rendre aimable, quand un grand laquais ou un groom microscopique ne vous suit pas dans l'antichambre, chargé d'un jardin portatif ou d'un colis de marrons glacés ? La portière avec son orange, le facteur avec son almanach, le filleul avec sa page d'écriture seront obligamment accueillis et affectueusement remerciés. Ceux-là, du moins, apportent quelque chose. Un enfant mangera l'orange, un grand-père placera l'almanach dans son cabinet de travail ; une marraine admirera les arabesques qui embellissent le compliment ; mais le pauvre rédacteur qui ne possède que sa plume !...

Il faut pourtant bien en prendre son parti, et coûte que coûte se mettre à la besogne. Le temps presse, l'année 1864 est expirante ; dans cinq minutes l'an-

née 1865 sera née. Voyons... par où commencer? On veut aligner une magnifique phrase, en manière d'exorde; bon Dieu, que c'est plat et vulgaire! On en exhume une autre du fond de son cerveau halletant; non, celle-là est vieille, fardée, prétentieuse comme une coquette sexagénaire. — On se gratte l'oreille, on se mouche, on se passe la main dans les cheveux; pendant ce temps une idée viendra peut-être. Dans la braise ardente du foyer, dans les petites flammes bleuâtres qui s'en échappent, dans les myriades d'étincelles qui en jaillissent, bien des poètes ont trouvé de tendres ou joyeuses inspirations. On pose majestueusement les pieds sur les chenets, on pense, on rêve, et... on s'endort. Minuit sonne. C'est l'heure solennelle. — On se lève, on se frotte les yeux, on prend intrépidement sa plume et on écrit. Puis on raie, on écrit de nouveau, on raie encore, et l'on dit comme M. Prud'homme : *Relisons !* sublime bêtise que plus d'un auteur commet souvent.

Ma foi, mesdemoiselles, je renonce à ce travail babylonien. Faites-moi rédiger des feuilletons à la douzaine, commandez-moi des comptes rendus à l'heure, je suis à vous de toute ma verve, de toutes mes facultés pensantes; mais, de grâce, n'exigez pas que je m'agenouille humblement devant le 1^{er} janvier, cet enfant grelottant et malingre sur le berceau duquel un moderne astrologue nous prédit d'horribles tempêtes et d'innombrables inondations. Ce que je lui accorde de grand cœur, c'est ma bénédiction pure et simple, sans addition d'enthousiasme et de discours. Ceci dit et compris, causons musique.

Encore un opéra comique qui a vécu, *Le Trésor de Pierrot* — paroles de M. Cormon, musique de M. Eugène Gautier — est emprunté aux scènes d'arlequinades de l'ancienne comédie italienne. Pour nous, ces sortes de fantaisies, qui ne nous rappellent que les contes de nos nourrices, sont dépourvues d'intérêt; malgré le charme naïf et la profondeur philosophique qu'on veut leur découvrir, ils nous semblent absolument dépourvus d'intérêt. La musique composée sur de tels libretti ne peut contenir que des ariettes sans importance. Nous avons donc lieu d'être surpris de voir un jeune compositeur, cherchant à se créer un nom, s'engager dans une voie qui ne saurait ni former ni développer son talent d'une façon exceptionnelle. Toutefois, la partition, sans offrir de morceaux saillants, nous a paru écrite avec beaucoup de soin et d'habileté. — L'air de Pierrot :

L'eau du bon Dieu vaut bien le vin,

est plein d'une verve originale. Le chœur, *Sonnez, cloches*; le grand air de Montaubry, *Allons, Pierrot*, la romance finale du ténor, tels sont les morceaux qu'on peut citer, sans cependant s'exalter sur leur mérite. Une certaine habileté de facture ne peut faire illusion sur la rareté des mélodies. Des notes, des notes, toujours des notes! c'est fort bien, mais il faut que ces notes nous disent quelque chose; nous citons à ce propos une anecdote que feraient bien de lire nos modernes compositeurs :

Pendant son séjour à Berlin, le célèbre auteur de

la Vestale, Spontini, cédant à la contagion de l'époque, composa un opéra à grand tapage instrumental.

Sa Majesté le roi de Prusse, qui assistait à la représentation de cet ouvrage, fut effarouché du nombre incalculable de trompettes, de tam-tams, et d'autres instruments à grand fracas, mis en œuvre dans l'opéra nouveau. Après quelques heures de cette audition fatigante, le roi quitta la salle, et comme à sa sortie les tambours battaient aux champs, Sa Majesté s'écria en poussant une exclamation joyeuse : « J'entends donc un peu de mélodie ! »

Passons au budget artistique de 1864.

Au milieu du mouvement fébrile de la politique, de la guerre, de l'industrie, de la science et de la finance, la musique a eu grand-peine à se faire écouter. Ce n'est pas que Paris en ait chômé, grand Dieu! bien au contraire; mais les artistes qui s'en proclamaient les disciples, ne possédaient pas d'assez solides pommons pour dominer le bruit dont toutes les oreilles étaient abasourdis.

Nul art n'est plus exclusif que la musique et ne demande à ses adeptes plus de silence et de recueillement. Sa voix, toute divine, est dérangée par les préoccupations de la terre; aussi n'a-t-elle fait entendre, cette année, que quelques chants plaintifs, parmi lesquels nous avons discerné un hymne de mort. Pauvre musique! elle porte un long voile noir et tient à la main une branche de laurier. Où va-t-elle, ainsi vêtue du deuil des veuves? — Au cimetière. — Sur quelle tombe déposera-t-elle ce rameau béni qu'elle contemple avec un douloureux orgueil? — Sur celle d'un grand génie qui a quitté la terre. — Quel nom ce grand génie a-t-il porté dans notre monde? — Celui de *Meyerbeer*. Saluons respectueusement le maître et le disciple, et passons sans bruit, en nous disant : tout meurt et tout renaît, il faut souffrir et attendre!

Puis nous avons souffert et nous avons attendu; hélas! dans l'arène artistique, des champions lilliputiens se sont seuls échangés des coups de dague. Il y avait cependant de splendides bannières et une foule nombreuse d'assistants; il y avait des clairons, des trompettes et des hérauts tout prêts à acclamer les triomphateurs. Mais leurs mesquines prouesses se sont bornées au premier choc, et si leurs noms ont été proclamés, personne ne s'en souvient aujourd'hui. Lara et Roland le Furieux sont ensuite entrés dans la lice; le premier, calme, triste, le front pensif, le regard profond; le second, bouillant, intrépide, plein de vigueur et d'audace. La lutte a été longue, habile et vigoureusement menée. Roland était plus jeune, plus brillant, et a produit plus d'effet. Lara avait une intrépidité plus mûrie et souvent un coup d'œil plus sûr; ils ne se tuèrent ni l'un ni l'autre, Dieu merci, et se tendirent même une main fraternelle. — La postérité, cette même Gigogne de tous les génies de l'univers, a inscrit leurs noms sur son livre d'or.

Décidément Frantz Liszt doit passer l'hiver à Paris. Il paraît qu'il a beaucoup travaillé et appris pendant ses voyages, comme l'hirondelle de la fable, et qu'il rapporte du sol natal des mélodies dont

nous devons avoir les prémices. On assure qu'en outre, il joint à son bagage un recueil de compositions qui empruntent un charme singulier aux récits légendaires de l'antiquité biblique, dont il s'est inspiré pendant toute une saison. — Liszt n'est pas notre pianiste, malgré son immense célébrité. L'impérieux besoin de produire de l'effet semble le dominer sans relâche; il a de la grâce et point de naïveté, de la passion, point de tendresse; en un mot, il est plutôt l'homme de la fantaisie que l'homme de la poésie. Tout en possédant l'art suprême d'éveiller les grandes émotions, il ne sait pas vaincre les emportements qui le poussent à les exagérer. Chopin, plus sobre, plus rêveur et plus profond, nous a toujours semblé supérieur à Liszt. Il avait des éclairs sublimes, des colères sauvages, des rêveries enchanteresses; il s'abandonnait au courant de ses pensées, sans se préoccuper de l'auditoire; ses mélodies étaient des poèmes toujours mystérieux, où se fondaient dans un admirable ensemble toutes les nuances des sentiments humains. Liszt aussi a de grandes inspirations et de douces lueurs. Seulement il les cherche parce qu'elles ne viennent pas d'elles-mêmes. Ses ambitions de littérateur lui ont nui; il rêve une double gloire sans s'apercevoir qu'il perd la moitié de la sienne. Néanmoins, dans ce monde qu'on appelle la sphère artistique, il y a tant d'appelés et si peu d'élus, on entend si rarement de bons exécutants, on est si souvent fatigué d'assister à d'éternels concerts où les musiciens frappent sur l'ivoire comme les serruriers frappent sur l'enclume, que l'arrivée d'un grand artiste est une bonne fortune pour le public.

Autrefois, on n'entendait pas résonner le piano à tous les étages d'une maison, comme cela arrive aujourd'hui. Ces sortes d'instruments étaient rares, et ceux qui savaient s'en servir plus rares encore. La science du clavier était à peu près la seule dont on s'occupât; le goût n'en était pas le complément nécessaire. En province, on n'en avait qu'une idée confuse; dans les villages, on n'en avait aucune.

Un professeur qui gagnait plus d'argent que les autres, parce qu'il tapait plus vigoureusement sur les touches d'ivoire, étudia un jour quelques sonates dans son cabinet de travail. Tout à coup, en relevant la tête, il aperçut sa vieille blanchisseuse qui lui apportait du linge. L'air d'ébahissement attentif de la pauvre femme le frappa. Elle regardait le mouvement des doigts sur le clavier et surtout les marteaux frappant les cordes, avec une figure si étonnée, que le musicien lui donna

de grand cœur l'agrément d'un concert gratis. Il multiplia donc les arpèges, les gammes chromatiques et les exercices à mains croisées, avec un bruit si infernal, que la vieille en poussa des exclamations joyeuses, après quoi voyant qu'elle ne quittait point la place, il lui dit affectueusement :

« Eh bien, la mère, c'est fini, qu'attendez-vous ? Pétronille va recevoir le linge.

— Comment ! c'est fini, répondit-elle.

— Parfaitement fini, dit le professeur.

— En ce cas, reprit la blanchisseuse, montrez-moi le calicot.

— Le calicot ? Êtes-vous devenue folle ?

— Non, par ma foi, j'ai bien ma tête, je vois clair, j'entends dru, et je me porte aussi bien que monsieur le maire qui est rond comme une pomme, et fleuri comme une pivoine.

— Eh bien alors !...

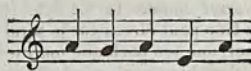
— C'est que voyez-vous, monsieur, je suis curieuse et je voudrais voir le calicot.

— Ma chère, vous m'ennuyez avec votre calicot.

— Ce n'est donc pas une pièce de calicot que monsieur vient de tisser ? »

L'artiste s'exclama, la vieille s'expliqua; on comprit alors qu'elle avait pris le piano pour un métier à étoffe, comme on en voit encore beaucoup dans les villages de Normandie, et les sons de l'instrument pour le bruit du métier. Rossini n'a-t-il pas eu raison de dire : Un piano qui n'a pas d'âme n'est qu'une mauvaise machine de bois.

M. Léon Gatayes a prétendu que le professeur en question était mort étranglé par une arête de sole, et qu'un plaisant crayonna sur son tombeau cette épitaphe d'un nouveau genre :



MARIE LASSAVER.

Au moment de mettre sous presse, on nous prie de jeter les yeux sur une composition religieuse que vient de publier M. J. B. Tolbecque; — c'est l'*Oraison Dominicale* et la *Salutation Angélique*, paraphrasées en vers par M. E. Ch. Bourseul. La musique large, simple, facile, et écrite dans le registre le plus sonore de la voix, est appelée à produire un grand effet, et la poésie est empreinte de l'onction religieuse qui caractérise cette magnifique prière.

M. L.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

As-tu entendu parler du jeu de la Pyramide, Florence? C'est la nouveauté en vogue, et pour cette fois madame la Mode a agi avec discernement, car c'est bien le plus original et le plus attrayant des jeux. Depuis deux jours que je le connais, je ne rêve plus, dans mon ardeur guerrière, que pions renversés, escalades, combattants en déroute, drapeaux glorieusement plantés sur la brèche, au nez et à la barbe de l'ennemi!... Oh! le joli jeu! le jeu amusant! Il faudra que je t'en envoie un pour charmer tes longues soirées de province; tu verras comme tu me remercieras! Mais, au fait, pas trop peut-être... car je serai cause, très-certainement, que ton pacifique mari te battra quelquefois, et c'est bien mal, n'est-ce pas, d'apporter ainsi la guerre dans un bon ménage? Toutefois, tranquillise-toi, ces batailles-là sont toujours gaies, et ne tuent jamais personne. On tombe en riant, on renverse son champion de même; on combine contre lui les plus grandes noirceurs, il y répond par les coups les plus machiavéliques, et pourtant, lorsque le petit drapeau d'ivoire flotte au sommet de la pyramide, en signe de victoire et de paix, chacun des adversaires ne songe qu'à relever ses soldats et à recommencer la lutte. Ce qui prouve que le combat, pour être acharné, n'a pas été bien meurtrier ni bien désagréable.

Mais je réfléchis là que tu dois être fort surprise de mon enthousiasme, toi qui connais mon antipathie — antipathie qui tient un peu, je crois, à ma grande maladresse... — pour tout ce qui porte le nom de jeu. C'est ennuyeux de toujours perdre, et plus ennuyeux encore d'être obligée de réfléchir bien sérieusement sur la pose de chaque pion et de chaque carte, lorsque l'on veut gagner. Le jeu de Pyramide, qui cependant se prête à des combinaisons très-complicquées, est plus commode... On y peut triompher sans le faire exprès, cela a bien son charme! Et je l'apprécie mieux que personne, moi qui ne sais pas gagner autrement! Aussi, je me hâte de constater ce fait, pour l'encouragement des joueuses novices et paresseuses comme ta très-humble servante.

Puisque j'ai entamé le chapitre des aveux, il faut que je te confesse une chose : c'est que ce jeu dont je raffole maintenant, a commencé par avoir mon animadversion la plus complète. Appelle-moi girouette tant que tu voudras, c'est la vérité. Le seul nom du jeu de Pyramide m'eût fait fuir à cent lieues... une prévention, pas autre chose; je ne le connaissais nullement. C'est un sentiment bien ridicule et bien injuste que la prévention, car il nous éloigne, en mille et une circonstances, des personnes et des choses qui pourraient contribuer à notre bonheur, ou tout au moins, comme aujourd'hui, à notre amusement. Sur cette réflexion, qui ne rend pas ma pensée aussi justement que je le voudrais, mais que tu essaieras de comprendre tout de même, reprenons le fil de notre discours...

Oui, je détestais cordialement le jeu de Pyramide! D'abord, parce que c'était un jeu, ensuite parce que j'en entendais parler de tous les côtés, et que je ne pouvais faire un pas sans le retrouver sur mon chemin. Oh! cela m'agaçait, me donnait sur les nerfs! c'était un vrai cauchemar! Juges-en toi-même :

Avant-hier vers midi, je sors avec la vieille femme de chambre de ma mère, pour aller visiter sans façon quelques-unes de mes amies. Nous commençons par Adrienne. Qu'est-ce que nous trouvons à la porte de l'hôtel? Adrienne elle-même, descendant de voiture pour rentrer chez elle, escortée d'un domestique portant entre ses bras des paquets de toutes les formes et de toutes les tailles.

« Fais-tu donc un déménagement? lui demandai-je en riant.

— C'est plutôt un emménagement, répondit-elle; je viens d'acheter une provision de jeux pour nos petites soirées intimes. Entre vite, nous les débalerons ensemble, et tu m'en diras ton avis. »

Je la suivis sans me faire prier, et quand toutes les boîtes furent débarrassées de leurs ficelles et de leurs papiers, elle étala complaisamment ses richesses devant moi.

Voici d'abord un charmant jeu d'oracle, un jeu arabe qui nous amusera beaucoup, j'en suis sûre; nous lui ferons faire des révélations à n'en pas finir... c'est le *Zairgê* de M. H. Rousseau. Celui-ci

est un jeu de phrénologie de la même maison. Il nous aidera à étudier nos bosses respectives. Pourvu que nous ne découvririons pas en nous la bosse du crime !... Vois-tu, ce sont des personnages qui s'ajustent par morceaux et représentent des têtes étudiées d'après le docteur Gall. Ici l'ivrogne, là le poète, plus loin la rieuse, la coquette, etc.

— Oh ! mais, c'est très-curieux cela, Adrienne !... Cherchons tout de suite nos bosses, dis ?

— Pas avant que je t'aie montré la plus précieuse de mes acquisitions, le jeu de Pyramide.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un jeu de combinaison plus facile que le jeu d'échecs et plus joli que le jeu de dames ; c'est fort ingénieux. Tu verras, nous guerroyerons sans nous faire le moindre mal, des heures entières, avec ces canons pour rire.

— Merci bien ! je n'ai pas l'humeur belliqueuse, et je déteste les combinaisons.

— Tu reviendras de cette prévention quand tu connaîtras le jeu de Pyramide. Essayons...

— Oh ! non, je t'en supplie rien que d'y penser, cela me donne la migraine. Aussi bien, j'ai encore à visiter, cette après-midi, Marie et sa sœur, puis Thérèse, qui habite Passy.

— Alors, je ne te retiens plus, car tu n'auras pas trop de temps pour faire tout cela avant la nuit. Les jours sont si courts !

— Au revoir donc ! »

Et me voilà fuyant à tire-d'aile ce malheureux jeu dont je devais faire le panégryque aujourd'hui. O créatures changeantes que nous sommes ! *La donna è mobile*, chanterait Verdi s'il était là !

Marie venait de sortir de chez elle, mais j'y trouvais Lucie.

« Voyez, chère Jeanne, le joli jeu que l'on nous a donné, me dit celle-ci. Il est tout nouveau. Vous ne sauriez vous imaginer combien c'est intéressant. Nous avons fait hier soir, avec ma sœur, vingt parties de pyramide au moins, à la suite l'une de l'autre.

— De pyramide ?

— Vous connaissez cela ? quel bonheur !... Nous allons jouer ensemble en attendant Marie.

— Pour l'amour de Dieu, dispensez-m'en, Lucie ! je l'ai en horreur, votre jeu de Pyramide !

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est un jeu !

— Quelle idée !

— Que voulez-vous ? chacun a les siennes. Adieu, ma chère, ce serait trop long d'attendre votre sœur ; et puis, en face de cette boîte, je serais désagréable au possible. Il y a tout avantage pour vous à ce que je m'en aille. »

Je repris ma course à travers Paris.

Arrivée sur la place de la Bourse, je me hâtai d'aller chercher mon numéro pour l'omnibus de Passy. On me donna 96 ! Quatre-vingt-seize !!! Pour tromper mon impatience, j'entraî chez Susse, où j'avais je ne sais quel brimborion à acheter.

« Veuillez prendre la peine d'examiner ce jeu, mademoiselle, me dit l'employé auquel je m'adressai. Nous en vendons beaucoup en ce moment.

— Le jeu de Pyramide, encore !... non, non, monsieur, répondez-moi vivement.

— Il est pourtant bien joli, insista le commis.

— Oh ! je le connais !

— Et tout à fait nouveau ; c'est incroyable comme il plaît... mademoiselle devrait vraiment se laisser tenter... »

Mais mademoiselle était déjà loin, et pourtant elle entendait encore le monsieur répéter : « C'est un si joli jeu ! »

Je ne respirai que quand je sentis l'omnibus s'ébranler pour quitter la place de la Bourse.

« Au moins, murmurai-je en m'enfonçant dans un coin auprès de ma vieille bonne, m'en voilà débarrassée pour aujourd'hui, car il ne me suivra pas à Passy, j'aime à croire, cet affreux jeu de Pyramide ! »

Erreur, trois fois erreur ! Il y était arrivé avant moi !

La première chose qui frappa mes regards en entrant chez Thérèse, ce fut la petite Pauline, installée en face de son père, devant une table où s'étaït orgueilleusement et drapeaux déployés, mon cauchemar, le jeu à la mode ! Thérèse debout, derrière sa sœur, la conseillait en souriant ; le papa, sérieux et méditatif, rêvait des coups de Jarnac contre sa chère fillette, qui ne s'en effrayait guère et abattait irrespectueusement, en riant aux éclats, pions sur pions, à l'auteur de ses jours...

« Jeanne !... oh ! sois la bien arrivée ! s'écria joyeusement Thérèse. La gaieté est au logis ; tu vas la rendre tout à fait complète.

— Comment, c'est ce vilain jeu qui provoque l'hilarité de Pauline ?

— Vilain jeu !... exclama la petite fille scandalisée.

— Pardon, chère enfant, dis-je en l'embrassant. Vous le trouvez donc bien amusant ?

— Plus que votre *Poupée Modèle*, mademoiselle Jeanne, fit Pauline d'un air mutin.

— La riposte n'est pas aimable, répondit Thérèse en riant ; mais te voilà vengée, petite ! Qu'en dis-tu, Jeannette ?

— Je dis, je dis... qu'un mauvais génie me poursuit, puisqu'il me fait retrouver à chaque pas ce jeu que je déteste !

— Et pourquoi le détester ?

— Je n'en sais rien, en vérité... ce qu'il y a de sûr, c'est que je l'ai en horreur !

— Tu y as donc été bien maltraitée ?

— Pas le moins du monde, je n'y ai jamais joué.

— Alors, c'est une prévention ?

— Rien autre chose.

— S'il en est ainsi, permets-moi de trouver, ma bonne petite Jeanne, que tu es souverainement ridicule, fit Thérèse en donnant à cette impertinente phrase une intonation si caressante qu'on eût pu la prendre pour un compliment.

— Il est impossible de dire des insolences avec plus de grâce, ripostai-je en riant.

— Mais Thérèse... fit son père d'un ton de reproche.

— Laissez-la, monsieur, je vous en prie... Qui nous éclairera mieux sur nos sottises que les gens qui nous affectionnent ? Ainsi, Thérèse, je te parais absurde parce que je ne partage pas l'engouement général pour ce nouveau jeu ?...

— Que tu ne connais pas du tout... oui !

— C'est que je n'aime pas à être un mouton de Panurge, moi !

— Est-on donc un mouton de Panurge pour apprécier, après examen, un objet qui est digne de l'être ?

— De l'être, quoi ?... tu parles comme M. Prud'homme, ce me semble.

— Apprécie, donc ! vilaine moqueuse !

— Ah ! bon... Eh bien, mettons, si ça te fait plaisir, que le jeu de Pyramide soit un jeu fort appréciable ; cela m'empêchera-t-il de le détester comme je déteste tous les jeux possibles ?

— Encore une prévention ! comment, toi qui ne joues jamais, as-tu le droit de détester tous les jeux ?

— Justement ! j'ai conservé un si mauvais souvenir de quelques réunions où j'ai été obligée de m'exécuter, comme tout le monde, que je n'ai garde de m'y laisser encore attraper.

— Ainsi, parce qu'une fois ou deux, peut-être, où tu étais en maussade disposition d'esprit, un jeu quelconque t'a ennuyée, tu enveloppes tous les jeux passés, présents et à venir de ta haine, sans réfléchir que ce qui nous déplaît aujourd'hui nous charmera peut-être demain, selon les circonstances qui se présenteront ou notre humeur qui aura changé ?

— Tu es éloquente, Thérèse !

— Tu plaisantes, mais je parle sérieusement. Je vois un danger réel pour toi dans cette funeste tendance à la prévention. Si tu t'y laisses aller sans combat, tu te priveras, j'en suis certaine, dans le cours de ta vie, de bien des jouissances. Sans compter que ces préventions injustes obscurcissent le jugement, détournent la droiture naturelle du cœur, et font naître une foule de préjugés dont on a toutes les peines du monde à se débarrasser ensuite.

— Me voilà convertie ! fais de moi tout ce que tu voudras, même ton adversaire au jeu de Pyramide !

— J'accepte ! s'écria Thérèse en m'embrassant gaiement, pour te prouver que notre favori ne méritait pas ta haine ! »

Pauline battit des mains, et son père me céda avec empressement la place qu'il occupait.

« Nous verrons bien ! » dis-je en m'asseyant, avec un reste de répugnance, devant la table où Thérèse était déjà installée, et en dissimulant à grand-peine un bâillement d'ennui que mon amie fit semblant de ne pas voir.

Qu'ajouterai-je de plus ? Le début de ma lettre t'a appris depuis longtemps qui de moi ou de Thérèse avait tort : j'adore aujourd'hui ce que j'aurais volontiers brûlé hier, et je suis, par-dessus le marché, guérie à tout jamais, j'espère, des préventions injustes et irraisonnées. Voilà ce que c'est que d'avoir pour amies des Thérèse et des Florence !...

JEANNE.

MODES.

Merci ! mille fois merci ! mes chères amies, des souhaits et des preuves de bienveillance que nous recevons de toutes parts ! Croyez bien que, de notre côté, nous formons des vœux sincères pour toutes nos abonnées, qui, pour nous, forment une grande fa-

mille ; mais comme il nous est impossible de répondre en particulier à chacune de celles qui adressent des remerciements aussi gracieux à leur journal, nous envoyons à toutes, les témoignages de notre affection et l'assurance que nous continuerons à faire tous nos efforts pour nous rendre dignes de leur confiance et de leur sympathie.

L'année 1865 s'ouvre devant nous, brillante de jeunesse et d'espoir ; toujours on demande du nouveau ; elle nous en apportera certainement, surtout dans la toilette des femmes, car en ce moment, plus que jamais, la mode est sur un terrain si glissant qu'elle ne sait où s'arrêter ; nous ne la suivrons pas dans cette course folle, où elle se heurte contre mille caprices, qu'elle rejette aussitôt qu'ils ont été adoptés, pour poursuivre une nouvelle extravagance qui, le lendemain, aura le même sort. Étudions-la de loin, et voyons quel parti nous pouvons tirer des fantaisies qu'elle rencontre sur sa route.

D'abord, je dois annoncer que la forme d'habit, donnée aux vêtements, a été abandonnée par les femmes élégantes qui, pour avant-reneweler souvent leur garde-robe, s'embarrassent peu de renoncer à un vêtement qui n'a eu de vogue que pendant une saison. Les ceintures en large ruban et à longs pans se sont élargies et arrondies insensiblement ; les basques des corsages aussi se sont allongées et étendues sur les jupes de manière à imiter la queue de morue, si bien que l'on a fini par donner cette forme à différentes confections, soit en faisant la casaque-habit, soit en la simulant par une garniture. A mon avis, ce n'est pas très-gracieux, mais les yeux s'habituent à tout, et lorsque les basques de l'habit s'éloignent des dimensions de celles des habits d'homme, ce vêtement devient moins disgracieux. D'ailleurs, il était peut-être juste, après avoir essayé à nos corsages toutes les basques militaires, d'y essayer également la basque civile.

Les ceintures se portent très-larges, avec de grandes boucles, on les met sur les corsages ronds ou sur les corsages à basques ; quelques personnes mettent la ceinture sur la confection. Cette mode peu distinguée jusqu'ici n'aura, sans doute, pas une longue durée. Les ceintures longues sont fort jolies sur les robes de nuances claires, et complètent très-bien une toilette de soirée. Ainsi, pour jeune fille, je vous citerai une robe foulard fond blanc, à petites rayures bleues ; le bas de la jupe est garni d'un petit ruban frangé, posé en ondulations ; le corsage est plat et décolleté ; sur ce corsage on met un corsage montant en mousseline orné d'entredeux de broderie et de valenciennes ; les manches sont longues et garnies de mêmes entredeux ; les entourures sont ornées de rubans bleus, ainsi que le tour du cou et le bas des manches. La ceinture se fait en large ruban bleu noué derrière. On met dans les cheveux une coiffure en ruban bleu et fleurs blanches et bleues. On peut aussi faire le corsage en mousseline avec pointe devant et basque derrière ; il faudra pour cela le poser sur un transparent en taffetas bleu ; les devants auront des petits revers retenus par un bouton, et les basques auront aussi des revers. Ce dernier corsage rentre tout à fait dans la fantaisie. Un autre genre de ceinture se fait à pointes montant devant et dans le dos, avec petites basques tout autour, découpées en languettes ; elles sont en velours, garnies de

passenterie, ou en taffetas et garnies de ruches de petits velours ou de blonde. J'ai vu cette ceinture sur une toilette charmante, préparée pour un dîner; la jupe était en taffetas rose, ornée, sur toutes les coutures, de pattes partant de la taille et descendant jusqu'à trente centimètres du bord de la jupe; ces pattes s'élargissaient dans le bas et étaient garnies d'un petit tuyauté en ruban rose, et d'un petit velours noir posé sur la tête de ce volant. La ceinture était en velours noir à basques découpées, garnie du même tuyauté rose; le canezou en mousseline blanche, avec trois pattes en taffetas rose, formant jockey sur la manche; la coiffure en velours noir avec coques de ruban rose.

Une toilette de jeune femme, pour le même dîner, était en satin bleu Mexico, garnie en tunique, d'une dentelle noire, de distance en distance, et au-dessus de la dentelle étaient placés des nœuds de passenterie avec glands. Le corsage, décollé, à pointe devant et basques longues derrière, garnies de dentelle noire; sur ce corsage une pèlerine ronde en tulle blanc, recouverte de blonde blanche et garnie de dentelle noire; cette même dentelle remontait devant et formait un petit col rabattu; la tête de la dentelle couverte d'une ruhe en satin bleu; autour du cou, en-dessous de la ruhe, une petite blonde blanche qui remontait.

Les manches étaient assorties à la pèlerine en blonde blanche, dentelle noire et ruhe de satin. La coiffure est en blonde blanche avec barbes croisées derrière et formant fanchon; elle est ornée de volubilis en velours bleu avec feuillage; ces fleurs sont d'un effet charmant.

Le chapeau *demi-melon* n'a pas encore disparu; il nous a paru assez mal porté, à la vérité, mais cependant il s'est fait adopter pour les petites filles.

Les capotes fermées, que l'on fait cette année pour les enfants, sont charmantes; elles sont en satin, velours, peluche ou taffetas; le fond, mou, est assez large, la passe et le bavet très-petits; le velours n° 5 est presque exclusivement employé pour les ornements.

Le rouge est un peu trop prodigué aujourd'hui dans les costumes d'enfants; on le retrouve dans les bas, les jupons, les robes, les blouses, les manteaux, les ornements de chapeaux; il semble que tous les enfants soient voués à cette couleur éclatante. — Les robes sont toujours décollées, sans manches ou à manches courtes. La guimpe est une des parties principales de la toilette; mais comme il est impossible de mettre dessous une demi-douzaine de gilets de flanelle ou de tricot, la petite veste en drap, en velours ou pareille à la robe s'ajoute parfaitement à la robe décollée. C'est une erreur de croire que cette veste ne peut être portée par les enfants. On fait aussi pour robes chaudes d'enfant des petites redingotes en cachemire ouatées, avec ornements de velours, et manches longues; le col et les parements, ainsi que la ceinture sont ornés de velours, ou bien encore la jupe en popeline ou cachemire, avec veste à longue basque ronde tout autour, manches longues, et — ce qui est peu gracieux, mais à la mode — une ceinture pareille ou en cuir, sur la veste. Ces deux costumes sont très-commodes pour les promenades de tous les jours, mais ils ne sont pas *habillés* .

Puisque nous sommes sur le chapitre des costumes de fatigue, je n'en trouve pas de plus distingué pour jeune fille et même pour jeune femme que la robe en popeline bleu marin très-foncé, avec paletot également en popeline ou drap velours de même nuance. On peut orner ce costume de galons de soie, de passenteries, ou de biais en taffetas noir, avec boutons ou olives en passenterie et perles de jais. Trois biais posés en travers et surmontés d'une passenterie basse formant tête; la basque bordée de trois biais avec la passenterie; la manche et l'épaulette, ornées des mêmes biais posés droit, ou, par parties, posés en travers; le pardessus sera orné de même. Ces biais peuvent encore être disposés en grecques, avec olives en passenterie; dans le creux de la grecque, on place trois olives. L'ornement de la robe sera pareil à celui du paletot, et rappelé en plus petit sur le corsage. On peut également faire ce costume en couleur marron ou gris; mais le bleu-marin est beaucoup plus joli. Un chapeau en velours noir, avec ornements en velours bleu ou ponceau, complète parfaitement cette toilette.

Nous avons déjà parlé du galon cachemire; je vous l'ai dit, il ne peut être adopté que pour jupons et robes de chambre; pour costume d'enfant, on a essayé de reproduire ces dessins cachemire sur ruban pour chapeau, mais avec peu de succès. Comme petite cravate, il s'est répandu davantage.

Les fourrures ne subissent pas, comme tout autre objet, de grands changements d'une année à l'autre; aussi est-on bien certaine de n'être pas ridicule avec un manchon ou une pèlerine de deux et même de trois ans, les transformations se faisant insensiblement. Les berthes ou victorias ont duré fort longtemps, et sont remplacées aujourd'hui par les pèlerines. On garnit beaucoup de confections avec des bandes étroites de martre, astrakan ou petit-gris. La martre n'est jolie qu'avec le velours; le petit-gris, qui sert à orner le drap, est une fourrure un peu dédaignée.

Pour vêtement de petite fille et de jeune personne, l'astrakan peut seul convenir. On peut garnir le bord du paletot, le bas des manches et l'entourure, — ou poser une bande tournant en forme de bretelles devant et redescendant sur les coutures du dos. L'astrakan fait aussi bien sur le drap que sur le velours, mais il faut, avec un pardessus orné de cette fourrure, le manchon assorti.

Vous ne vous plaindrez certainement pas, chères lectrices, d'avoir trop de détails sur les toilettes de bal. Si vous éprouvez quelques difficultés dans la disposition de vos costumes de ville, combien votre embarras augmente encore lorsqu'il s'agit de vous parer pour une soirée! Tâchez cependant de vous bien persuader que la simplicité chez les jeunes filles est la plus charmante de toutes les qualités et qu'une robe surchargée de garniture ne saurait vous convenir. La toilette de jeune fille, représentée sur notre gravure de modes, peut vous servir de guide et être variée de bien des manières. Si vous voulez une toilette plus habillée, remplacez les ruches par cinq bouillonnés en tulle, montant à la hauteur de la dernière ruhe; placez un velours étroit ponceau ou bleu entre chaque bouillonné et un au-dessus du dernier; puis vous aurez une seconde jupe en tulle, qui sera relevée de distance en distance par de petites pattes en ve-

lours; faites le corsage à pointe, et la berthe avec des bouillonnés en tulle posés en long et séparés par des velours. On peut aussi disposer les bouillonnés du bas de la jupe en biais, en les séparant par des petits velours; un velours un peu plus large couvre en haut l'extrémité des bouillonnés, et, dans le bas, forme la tête d'un petit volant.

La robe peut encore être garnie de ruches posées en biais, alternant une ruche bleue en tarlatane et une ruche blanche. La berthe sera remplacée par les

mêmes ruches, plus petites, posées de même sur le haut du corsage et diminuant de grandeur sur les épaules.

Voici le moment où l'emploi du cold-cream vivifique est le plus indispensable pour les mains et le visage. Vous savez qu'on se le procure chez M. Binet, 29, rue Richelieu, ainsi que l'eau et la pommade vivifiques, dont nous avons déjà signalé les qualités, que l'on apprécie surtout dans cette saison, où la chevelure réclame tant de soins.

EXPLICATIONS

Planche I

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Nappe d'autel — 2, Bande pour jupon — 3, Mouchoir avec A. C. — 4, *Honorine* — 5, J. D. — 6, *Eulalie* — 7, G. S. — 8, *Agathe* — 9, S. D., linge de table — 10, M. R. — 11, A. D. — 12 et 13, Garnitures — 14, C. S. — 15, C. D. — 16, M. L. — 17, *Appoline* — 18 et 19, Parure — 20, Écusson avec T. D. — 21, Garniture — 22, L. A. — 23, B. L. — 24, Entredeux — 25, Mouchoir, écusson avec V. P. — 26, M. B. — 27, Écusson avec N. C. pour taie d'oreiller — 28, Entredeux — 29, L. B. enlacés — 30, J. S. — 31, *Cletie* — 32 et 33, Parure d'enfant — 34, E. W. — 35, Entredeux — 36, J. E. enlacés — 37, E. C. — 38, Garniture — 39, H. G. enlacés pour drap — 40, M. D. pour drap.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Sortie de bal — 7 à 11, Corsage décolleté — 12 à 14, Rouleau à musique — 15 et 16, Passementeries — 17 et 18, Baromètre — 19 et 20, Porte-cigares — 21 à 23, Feuilles de vigne — 24 à 26, Corbeille en osier.

COTÉ DES BRODERIES

1, NAPPE D'AUTEL, plumetis, feston et jours.

2, BANDE pour jupon, plumetis, feston, cordonnet et mignardise.

On commence par broder la bande, puis on fait le feston du tour des carrés, et l'on découpe ce feston, afin de laisser l'espace où doit être placé la mignardise; les carrés peuvent être encadrés de gros pois en plumetis ou d'œillets en broderie anglaise.

3, MOUCHOIR et écusson avec A. C., plumetis, cordonnet, feston, point de sable et jours.

4, *Honorine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

5, J. D. enlacés pour linge de table, plumetis.

6, *Eulalie*, anglaise, plumetis et cordonnet.

7, G. S., anglaise, feston et cordonnet.

8, *Agathe*, gothique, plumetis et cordonnet.

9, S. D., linge de table, plumetis.

10, M. R., anglaise, plumetis et cordonnet.

11, A. D., gothique, feston, cordonnet et pois.

12 et 13, GARNITURES, feston.

14, C. S., anglaise, pour linge de table, point à la minute.

Ce chiffre se fait avec du gros coton à broder n° 2 ou 3, et l'on fait un seul point arrière pour chaque pois.

15, C. D., anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet, feston et pois.

16, M. L., anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

17, *Appoline*, plumetis.

18 et 19, PARURE, plumetis et pois. On peut faire la grecque en lacet très-fin; ce dessin peut servir aussi pour col de deuil en grenadine, on fera la grecque en petit lacet de soie, et l'on mettra des perles à la place des pois. Pour donner un peu de fermeté au col et à la manchette, on taille un morceau de mousseline raide juste sur les patrons, et on l'enferme entre le dessus et la doublure.

20, T. D., anglaise, écusson, plumetis et cordonnet.

21, GARNITURE, plumetis, cordonnet et feston.

22, L. A., anglaise, linge de table, plumetis et cordonnet.

23, B. L., gothique, plumetis et cordonnet.

- 24, ENTREDEUX, plumetis, cordonnet et feston.
- 25, MOUCHOIR, écusson avec V. P., plumetis, cordonnet et point de sable. La broderie se place au-dessus de l'ourlet qui se fait à fil tiré.
- 26, M. B., romaine, plumetis.
- 27, ÉCUSSON avec N. C., anglaise, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.
- 28, ENTREDEUX, plumetis et cordonnet.
- 29, L. B. enlacés, plumetis, cordonnet et pois.
- 30, J. S., anglaise, feston, cordonnet et pois.
- 31, Clélie, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 32 et 33, PARURE pour enfant, broderie russe.
- 34, E. W. enlacés, anglaise — pour linge de table — plumetis et cordonnet.
- 35, ENTREDEUX, plumetis, cordonnet et jours.
- 36, J. E. enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.
- 37, E. C., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 38, GARNITURE, feston et cordonnet.
- 39, H. G. enlacés — pour draps — anglaise, plumetis, cordonnet et feston.
- 40, M. D., anglaise — pour draps — feston et pois ombrés.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 6, SORTIE DE BAL en cachemire blanc.

- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Manche.
- 4, Pèlerine, devant.
- 5, Pèlerine, dos.
- 6, Croquis.

Les deux côtés de la manche sont réunis de la lettre E à la lettre F; la pince G se place dessous le bras. Ce vêtement peut être orné d'une corde ou d'une broderie indienne; la dentelle sera alors remplacée par un effilé en soie ou en frange lama; les palmes du dessin n° 25 de la corbeille pourraient être disposées dans chaque dent.

7 à 11, CORSAGE décolleté.

- 7, Devant.
- 8, Dos.
- 9, Petit côté du dos.
- 10, Basque.
- 11, Croquis.

Ce corsage se fait en taffetas, la basque est rapportée par une pignure, elle est garnie ainsi que le haut du corsage et l'entournure, d'une petite ruche en ruban assorti, de nuance tranchante ou de velours.

Il est très-facile d'augmenter ou de diminuer tous les patrons, en ayant soin de placer toujours l'étoffe au milieu, devant et dans le dos, sur la ligne du patron, et augmentant ou diminuant sur le côté des coutures.

12 à 14, ROULEAU à musique avec A. M.

- 12, Extérieur.
- 13, Intérieur.
- 14, Croquis.

Le rouleau se fait en drap ou en cuir soutaché, soit avec de la soutache ordinaire, soit avec de la soutache algérienne en or.

La double ligne du n° 13 est un rempli du drap ou cuir formant poche pour y placer un des côtés des cahiers de musique qui seront ainsi maintenus

dans le rouleau. C'est sur ce patron n° 13 que l'on taillera la doublure en taffetas ou moire. Placez à l'extrémité de la pointe, pour fermer le rouleau, un caoutchouc avec bouton, ou une petite courroie en galon de soie avec boucle.

15 et 16, PASSEMENTERIES pour robe ou confection.

15, Patte.

16, Passementerie courante.

Tracez le dessin sur un papier que vous collerez sur un carton mince; vous bâtissez sur le dessin avec du fil blanc un peu fort la ganse carrée qui sert à exécuter cette passementerie; dans les endroits où les ganses se croisent ou se touchent, il faut ajouter quelques points, afin de les bien rapprocher; ensuite vous les réunissez en point arrière avec du fil noir en piquant l'aiguille dans le milieu de la ganse, et la faisant ressortir au milieu sur l'un des côtés, de manière à ne pas laisser paraître le fil à l'endroit; pour terminer le point sur l'autre ganse, on pique l'aiguille au milieu sur le côté, et on la fait sortir au milieu dessus; lorsque la ganse est cousue, on la retire de dessus le carton et on pose les perles et les grelots.

Le dessin n° 15 se fait en deux fois, mais il faut bâtir les deux bouts de ganse avant de commencer à coudre. Commencez à fixer votre ganse à la pointe arrivant sous la boucle du haut, suivez les contours, et arrêtez-la à l'endroit où vous avez commencé; coupez la ganse, fixez-la de nouveau au-dessus de la boucle du bas, suivez les contours de l'autre partie du dessin. Pour poser les grelots, fixez votre soie à la ganse, enfillez deux perles, la petite boule, une perle, la boule moyenne, une perle, la grosse boule, trois perles; faites repasser l'aiguille dans la grosse boule, et successivement dans les deux autres et dans les perles qui les séparent, puis dans la perle qui est posée au-dessus de la petite boule, enfillez une autre perle, arrêtez la soie sur la ganse, passez l'aiguille au milieu pour poser les perles suivantes avant de couper votre soie.

Les fournitures pour ce genre de travail se trouvent chez madame Drevet, 70, rue du Faubourg-Saint-Martin.

17 et 18, BAROMÈTRE.

17, Croquis.

18, Détail du travail.

Il se fait en soie d'Alger sur canevas, les appliques sont en acier argenté; il faut, pour exécuter le point indiqué au n° 18, tourner la planche de manière à avoir ce numéro à droite.

Le bord noir se fait en point ordinaire avec de la laine noire.

Taillez, sur le patron n° 18, un carton et un taffetas de la nuance du fond réunissez par un surjet le taffetas et les dessus entre lesquels vous enfermez le carton, et vous couvrez le surjet d'une corde en soie.

On se procure les appliques de différents modèles avec toutes les fournitures nécessaires pour exécuter ce baromètre, ainsi que tous les petits travaux et tapisseries que nous donnons, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, qui se charge du montage de tous ces objets.

19 et 20, PORTE-CIGARES en cuir gris.

19, Détail du travail.

20, Croquis.

La broderie s'exécute en cordonnet havane et cordonnet d'or. La branche du milieu est brodée au passé, les tiges et les points noués sont en cordonnet d'or. Le médaillon est formé par une ganse d'or posée entre deux petites lézardes en soie havane. Les carreaux sont faits par un cordonnet d'or lancé d'un côté à l'autre, entre deux fils de cordonnet havane, de manière à figurer un lacet; on dispose les cordonnets de même dans les deux sens. Faites, avec du cordonnet d'or, un point croisé à chaque angle, et un point noué au milieu de tous les carreaux.

Le cadre du tour est formé par une ganse d'or et deux lézardes en soie havane, disposées comme celles du médaillon.

21 à 23, FEUILLES DE VIGNE pour assiettes de dessert.

Ces feuilles se font en papier glacé vert. Découpez les contours avec soin; tracez les nervures avec un poinçon en ivoire; il faut, pour ne pas percer la feuille en les traçant, la poser sur plusieurs doubles de papier.

24 à 26, CORBEILLE en osier.

24, Détail du travail du fond.

25, Détail du bord.

26, Croquis de la corbeille.

Le fond est en drap rouge fixé à la corbeille par du cordonnet.

La première palme est en cachemire blanc, avec étoile bleue, les feuilles se font en points lancés avec du cordonnet ponceau, ainsi que le point noué du milieu de l'étoile. L'autre palme est bleue, l'étoile blanche, avec point noué en cordonnet orange, les feuilles se font avec le même cordonnet; les branches extérieures sont en cordonnet mais. Les palmes et les étoiles sont bordées d'un cordonnet d'or, les tiges de toutes les branches se font avec ce même cordonnet. Les points noués du tour sont faits avec le cordonnet mais. Le bord à carreaux qui entoure le médaillon est formé par une chenille violette fixée sur l'osier.

Les médaillons du tour sont alternés: un vert, un rouge, un bleu.

Médaille vert. — Palme violette et étoile blanche, bordées d'un cordonnet d'or qui sert également pour la tige. — Le point noué du milieu de l'étoile et les feuilles sont en cordonnet blanc; les feuilles peuvent être exécutées au passé ou en points lancés comme au médaillon du fond. Le médaillon vert est fixé à la corbeille par du cordonnet ponceau, les points noués du tour sont violets.

Médaille rouge. — Palme blanche, étoile orange, feuilles et points noués en cordonnet ponceau. Le médaillon est fixé par du cordonnet noir, les points noués sont en cordonnet mais.

Médaille bleu. — Palme orange, étoile rouge, feuilles et points noués en cordonnet mais. Le médaillon est fixé par le même cordonnet, les points noués du tour sont en cordonnet ponceau.

Les intervalles dont le détail est donné sur la planche, sont en drap blanc et fixés à la corbeille par du cordonnet ponceau.

La ruche qui borde la corbeille à l'extérieur est en drap rouge découpé, elle est fixée à la corbeille avec du cordonnet ponceau.

PETITE PLANCHE JAUNE SUPPLÉMENTAIRE.

1^{re} Ferrures du coffret, données en décembre 1864.

2^{re} Porte-allumettes-calendrier.

Quelques personnes n'ayant pas bien compris comment il faut découper la planche de Ferrures, nous donnons les explications suivantes pour faciliter ce découpage.

FERRURES DU COFFRET.

- 1, Galeries pour le bord du couvercle.
- 2, Petites ferrures garnies de clous; on les met au-dessus de la poignée, entre les deux écussons.
- 3, Poignées.
- 4, Ferrure tenant la serrure et que l'on met en travers sur le couvercle.
- 5, Ferrures que l'on colle sur la partie unie du couvercle en long.

PORTE-ALLUMETTES-CALENDRIER.

En dessous se trouve le patron de l'hexagone devant servir de base à ce calendrier.

PORTE-ALLUMETTES-CALENDRIER

Notre calendrier de cette année fera un ensemble avec le coffret donné à la fin de l'année 1864; nous l'avons placé sur deux porte-allumettes qui seront très-faciles à monter. Taillez deux hexagones en carton sur le patron qui se trouve sur la petite planche jaune; tracez légèrement avec un canif à l'envers du porte-allumettes tous les endroits où il doit être plié, entre chacun des mois; vous collez les deux côtés du porte-allumettes, pour le fermer, et ensuite vous le fixez sur l'hexagone.

Le second semestre sera donné le mois prochain.

HIRONDELLES EN DÉCALCOMANIE

Ces hirondelles sont très en faveur en ce moment pour orner des objets en bois de Spa ou cuir de Russie. — Ainsi, vous pourrez décalquer la plus grande sur un éventail, et les autres sur des boîtes à gants ou à épingles.

MANIÈRE D'OPÉRER POUR DÉCALQUER LES HIRONDELLES.

On passe une légère couche d'essence de térébenthine, à l'aide d'un pinceau en blaireau, sur toute la surface du dessin (sans qu'il soit nécessaire de suivre les contours), et lorsque cette essence est évaporée, on applique ce dessin sur l'objet où l'on veut le décalquer, en ayant soin de le mettre de suite à la place qu'il doit occuper, afin que le frottement ne l'altère pas.

On recouvre ensuite le papier d'un morceau de drap légèrement imbibé d'eau; puis, à l'aide d'un couteau à papier ou d'un manche de plume, on frotte en tous sens, de manière à exercer une pression qui fixe le dessin.

Il faut avoir bien soin que le drap, sans être trop

mouillé, le soit suffisamment pour que tout le papier se trouve entièrement imbibé.

Cette opération terminée, on enlève le drap, puis le papier, à l'aide de la pointe d'un canif; le dessin se trouve alors fixé sur l'objet, et le papier n'en conserve plus aucune trace.

On peut remplacer le drap par une roulette entourée d'un morceau de flanelle que l'on humecte légèrement, en la faisant rouler sur un linge ou sur un drap imbibé d'eau, et que l'on passe sur toute la surface du dessin, en commençant par le bas et en remontant graduellement à mesure que le papier est fixé sur l'objet.

Cet outil se trouve chez l'inventeur de la décalcomanie, M. Dupuy — passage du Désir, n° 3, à Paris — qui l'expédie franco, contre l'envoi de 1 fr. 50 en timbres-poste. Il envoie aussi gratis et franco à toute personne qui lui en fait la demande, la notice sur la Décalcomanie, et le Catalogue des dessins qu'il a mis en vente.

BANDE EN TAPISSERIE

La nuance mais se fait en soie d'Alger ou cordonnnet; le blanc, en cordonnnet ou laine.

GRAVURES DE MODES

Toilette de bal de jeune femme. — Robe de dessous en taffetas avec cinq volants dans le bas; sur la tête de chaque volant est posé un petit biais en velours épinglé rose. — Robe de dessus en taffetas blanc découpée à larges dents, garnie d'une dentelle noire surmontée d'un biais en velours épinglé rose.

— Corsage en taffetas blanc, ouvert sur un corsage orné de volants en tarlatane, semblables à ceux de la jupe; la dentelle noire fait châle devant, et berthe dans le dos. — Coiffure et bouquets de la jupe composés de roses et feuillages nuancés. — Collier en corail rose.

Toilette de bal pour jeune fille. — Robe en tarlatane garnie dans le bas de trois grosses chicorées. — Corsage rond avec ceinture large nouée derrière. — Berthe plissée formant la pointe devant et derrière, et garnie d'une petite blonde. — Coiffure en verveine bleue.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas bordée dans le bas d'un velours noir et ornée de pattes garnies de velours noir et retenues par des boutons en velours noirs. — Ceinture bordée de velours et ornée des mêmes pattes que la jupe; trois devant et trois dans le dos; une bande bordée de velours fait bretelle et retient trois petites pattes qui garnissent le haut de la manche. — Chemisette en mousseline, ornée d'entredeux brodés et de valenciennne. — Bottines en poulx de soie avec petits bouts vernis.

PLANCHE DE COSTUMES

Cette fois, nous ne vous donnons pas de simples travestissements d'une fantaisie plus ou moins réussie. Ce sont de véritables costumes historiques, ayant le cachet, la physionomie de leur temps. — M. Pauquet, en composant ce groupe, n'a fait que reproduire quatre des plus gracieuses figurines du

remarquable ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *MODES ET COSTUMES HISTORIQUES* (1). Cet album est assurément le plus curieux, le plus intéressant, le mieux exécuté qui ait paru depuis longtemps. Notre habile et consciencieux artiste n'a en effet emprunté ses types qu'aux meilleures maîtres de chaque époque, aux documents les plus authentiques. Et, ainsi inspiré aux plus précieux monuments de l'art et de l'histoire, M. Pauquet nous fait le plus charmant cours qu'on puisse imaginer des costumes français depuis les premières races de la monarchie française jusqu'aux modes de nos jours.

Notre planche vous donne d'abord une *Laitière des environs de Paris, de 1680*. C'est la reproduction exacte d'un dessin de Bonnart. Seulement, pour le bal, vous pourrez faire faire en velours le corsage lacé par devant et orné de passementeries d'or; et, en fine mousseline, la guimpe, les manches courtes, et la cornette à mentonnière ruchée que la vraie paysanne du temps de Louis XIV portait très-probablement en grosse et solide toile de Flandre. Par-dessus la coiffe, un capulet orné de petits galons d'or. La jupe relevée en taffetas, et celle de dessous en même étoffe, garnie d'une ou plusieurs bandes d'ornements de couleur avec agréments de passementerie, d'or ou de guipures appliquées. Les bas de couleur, à coins brodés, et les souliers à boucle ou bouffettes.

Puis la jeune *Baronne de 1783*. — Toilette demi-pastorale, demi-aristocratique, dans le goût de la cour du petit Trianon. Le chapeau de paille bordé d'un petit velours noir et orné d'une guirlande de roses, posé tout à fait sur le front, pour ne pas déranger sans doute l'échafaudage de la haute coiffure édifié par Léonard, le célèbre coiffeur de la reine et de la cour. La robe comme le corsage et la casaque qui s'entr'ouvre, sont en taffetas. A la tête du volant d'organdi plissé, est une ruche qui se répète autour de la casaque et aux manches. La casaque se relève par derrière en amples draperies rattachées par des nœuds de rubans ou de passementeries. Au bas des manches, des parements d'organdi laissant voir la transparence du taffetas, comme le fait le volant de la robe. La canne à petits glands d'or complète cette toilette, qui est une des plus gracieuses études de Moreau, ce dessinateur incomparable du monde élégant et distingué du dix-huitième siècle.

Le petit garçon qui joue au bilboquet est un dessin de Gaignières, représentant un *Gentilhomme du règne de Henri III (1586)*: le toquet de velours orné d'une touffe de trois petites plumes. Vaste fraise ruchée. Pourpoint et hauts-de-chausses de satin, moire ou taffetas, garni d'ornements de passementeries d'or ou d'argent. Ceinturon bouclé en velours noir bordé d'un galon. Petit manteau doublé de satin de nuance éclatante. La doublure et le manteau entourés d'un galon d'or. On peut multiplier le

(1) L'ouvrage complet des *MODES ET COSTUMES HISTORIQUES*, format in-4°, se trouve aux bureaux des *MODES ET COSTUMES HISTORIQUES*, rue d'Enfer, 119; et à la librairie Richelieu, rue Richelieu, 78. — Prix: l'ouvrage complet (48 livraisons), 48 francs. Chaque livraison, contenant deux planches coloriées, 1 fr.

nombre des galons sur l'endroit du manteau. Bas de couleur et-souliers de velours à gros nœuds de satin ou taffetas.

Enfin, voici la *Bouquetière*, qui n'est autre qu'un costume de la plus célèbre danseuse du dix-huitième siècle — mademoiselle Camargo — dessiné par Lancret, le peintre ordinaire de la cour de

Louis XV. Une masse de fleurs disposées en guirlande sur le corsage et sur la robe de moire blanche; sur la jupe de moire se trouve superposée une première jupe de gaze. Guirlandes de fleurs pour coiffure. Nœuds de rubans de satin sur l'épaule. Bas à coins brodés en soie rose. Souliers à talons et bouffettes de satin rose.

Mosaïque

SOUHAIT DE BONNE ANNÉE.

Que la paix soit la couronne de cette nouvelle année! Gardez cette couronne avec plus de soin qu'une fervente religieuse ne conserve dans sa cellule le rameau de Pâques-Fleuries. Dites à chacun de vos jours de la passer à celui qui suivra, pour qu'elle vous reste, sans être flétrie ni déchirée, jusqu'au moment à partir duquel vous ne compterez plus par années et par jours.

Ms^r GERBET.

Sois une lumière et ne cherche point à le paraître! Sois bon et ne demande jamais quel jugement on porte de ta bonté.

LAVATER.

Dès que je naquis je pleurai, et chaque jour me dit pourquoi.

Proverbe espagnol.

Nous avons besoin de si peu de chose et pour si peu de temps.

YOUNG.

— Qu'est-ce qui respire et ne vit pas?
— Un soufflet.

Énigme yholoffe.

Ce que l'on trouve dans ÉLISA.

En vous est un *asile* invitant au repos;
On y rencontre encor les trésors de l'Asie,
Le *lis*, calice pur au fond exempt de lie,
Le *sel* de la sagesse et des riants propos;
L'*as* décidant d'un sort pour tous digne d'envie;
L'*ais*, servant au salut du marin naufragé,
L'*île*, Eden, par le ciel dans les flots ménagé.
L'*aile* qui nous transporte au delà de la vie;
L'*aise* qui, près de vous fait croire au paradis...
Voilà ce qui, chez vous, frappe les yeux ravis!

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Ingrès la Peintre de Th. Dupuy, 5, Place du Décor

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

33^e année. Janvier 1865.

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino n^o 40 Porte de Cologne

S. B. Fuller & Co. Pall Mall London

Ayuntamiento de Madrid

N^o 1.

Annonciation Desterbecq Bruxelles N^o 42



Carnaud

Gilquin, fils imp. et des Brosses 57, 58, 59, Paris

Sarguet

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Laitière (1680) Gentilhomme (1586) Baronne (1783) Bouquetière (1730)

33^e année Janvier 1863

N^o 1

Amsterdam Desterbecq Rue du Cassin 8^{ou} Port de Calcutta

Ayuntamiento de Madrid

S. B. Fuller St. Paul, Minn. London

Amsterdam Desterbecq Pyramide 8^{ou} 8^{ou} 8^{ou}

